1894 - 1944

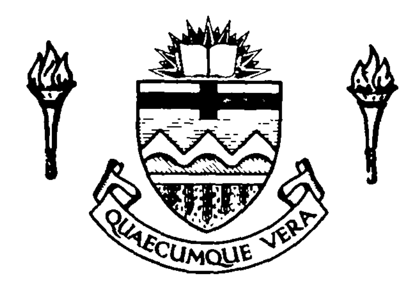
SAINT-MICHEL
DE
DUCK-LAKE

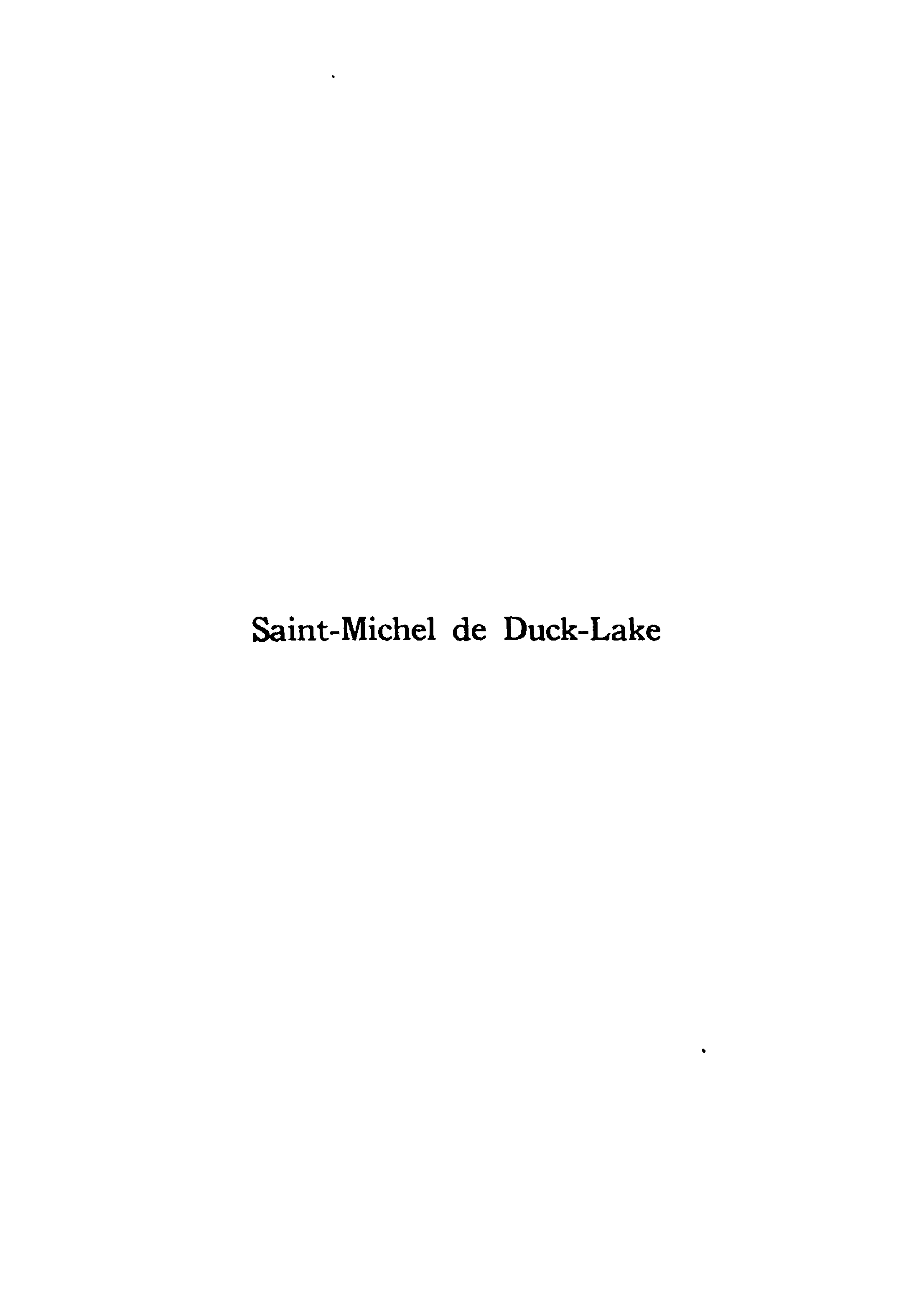
par

JULES LE CHEVALLIER, O.M.I.

Epreuves et Progrès d'une Ecole Indienne durant un demi-siècle

1944


QUAECUMQUE VERA



Saint-Michel de Duck-Lake

Imprimi Potest:
H. ROUTHIER, O.M.I. Provincialis
12 Martii, 1944.

Nihil obstat:
J. VALOIS, O.M.I., Censor.
30 Martii, 1944.

Imprimatur
die 2 Aprilis
† REGINALD DUPRAT, O.P.
Episcopus Principis Alberti.

DEDICACE

A MES AMIS



L'AUTEUR

JULES LE CHEVALLIER, O. M. I.
Archiviste Provincial
des Oblats de Marie Immaculée
d'Alberta et Saskatchewan

A Mr Gustave Bellefleur
Hommage de l'Auteur
J. Le Chevallier o.m.i.
Edmonton, le 2 août 1946

SAINT-MICHEL
DE
DUCK-LAKE

Epreuves et Progrès d'une Ecole Indienne
Durant un demi-siècle
(1894 - 1944)



1944

Avant - Propos

Une période de cinquante années est un terme mémorable dans l'existence d'une école. Combien des mieux dotées ont sombré sans l'avoir atteint? St-Boniface, Dunbow, Red Deer, Battleford pour ne citer que quelques noms. Combien d'autres, pendant ce temps, n'ont fait que dépérir et végéter après une ère bien courte d'apparente prospérité? Combien d'autres enfin, bien que longuement projetées, solennellement promises et patiemment attendues, n'ont jamais vu le jour? L'école Saint Michel au contraire sortit robuste et décidée de son modeste berceau pour s'engager courageusement dans la voie du progrès et de l'honneur dont elle semble ne vouloir jamais dévier. Cinquante années de succès sont un sûr garant pour l'avenir.

Aussi, à l'occasion de ces fêtes jubilaires, après avoir rendu grâces à Dieu l'auteur de tout bien, "cui honor, laus et gloria", et félicité l'archange saint Michel pour sa puissante et salutaire tutelle, après avoir remercié le bureau des Affaires Indiennes de ses généreux subsides qui ne manquèrent en aucun temps, il est de notre devoir d'exprimer notre admiration pour tous ceux qui, humbles ou puissants, ont contribué pendant un demi-siècle avec courage et adresse à maintenir la barque à flot malgré la violence des tempêtes et à la guider à bon port au milieu des récifs.

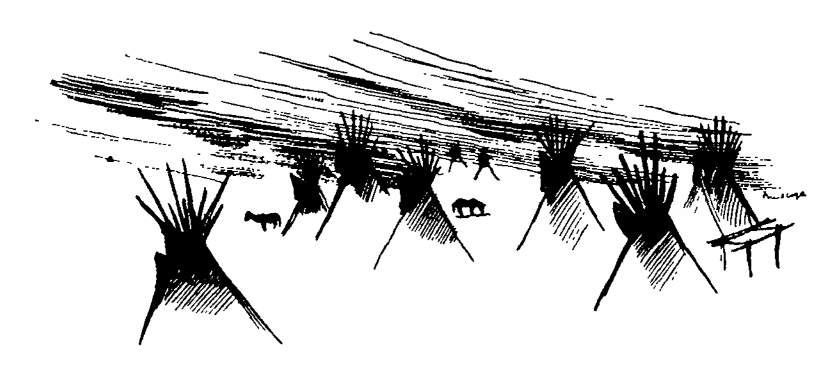
Au frontispice du livre d'or de l'école Saint Michel, à côté du nom vénéré du Serviteur de Dieu, Mgr Vital-Justin Grandin, O.M.I., qui en fut le promoteur, du nom de Mgr Albert Pascal, O.M.I., réalisateur de ses espérances, et des noms de Mgr Joseph Prud'homme et de Mgr Réginald Duprat, continuateurs d'une insigne et paternelle protection, on doit inscrire celui du R.P. Mélasippe-Joseph-Pierre Paquette, ouvrier de la première heure qui sut établir l'oeuvre sur de solides fondements malgré l'apathie d'une population encore toute païenne. Ensuite on mettrait en bonne place les noms des trois principaux qui lui succédèrent: le saint P. Ovide Charlebois, O.M.I., qui sut instiller la piété dans les coeurs et l'ordre dans les affaires; le bon P. Delmas, O.M.I., qui transforma cette école en un foyer familial où tous se trouvent heureux et que les absents regrettent; l'actif et zélé Père Georges-Marie Latour, O.M.I., qui, en si peu de temps, a eu le don de rajeunir l'école en l'adaptant aux vues et aux besoins des temps modernes.

Mais ce serait pousser l'ingratitude à l'extrême que d'oublier les saintes et précieuses auxiliaires sans qui l'oeuvre eut

été à tout jamais impossible. Ce furent tout d'abord les Fidèles Compagnes de Jésus qui pendant neuf ans ont prêté leur concours désintéressé à la tâche si pénible et si ingrate du début et qui ont entretenu une atmosphère de charité dans cette serre chaude où l'enfant encore païen et rustre, devait se dépouiller, comme la chrysalide, de l'enveloppe rugueuse de sa nature sauvage pour revêtir les brillantes parures du Christ. Ce sont aussi les soeurs de la Présentation de Marie qui, à leur suite, depuis quarante et un ans, sans trêve ni repos, travaillent à instruire, éduquer et soigner les enfants avec une telle ardeur que leur devise semble être: "Toujours mieux".

A nous qui, en ces jours jubilaires, récoltons dans la joie, ce que nos prédécesseurs ont semé dans les pleurs, incombe l'impérieux devoir de faire revivre les plus belles pages d'un passé trop facilement oublié.





CHAPITRE I

Les Pourparlers

Au mois de juillet 1890, monseigneur Grandin, évêque de Saint-Albert se rendait à Ottawa dans le but de plaider la cause des écoles indiennes catholiques de son vaste diocèse et de réclamer sa quote part des fonds destinés aux fins scolaires par le gouvernement. Cette fois ses démarches, appuyées en hauts lieux, ne furent pas vaines et inutiles. Le 5 septembre 1890, dans une lettre qui lui annonçait le redressement de certains griefs, l'honorable M. Edgar Dewdney, surintendant général des affaires indiennes, lui disait ceci: "Je vais aussi recommander à mes collègues l'opportunité d'établir une école industrielle dans le diocèse de Votre Seigneurie et, d'après la connaissance que j'ai de ce pays, je leur suggérerais la localité que vous mentionnez vous-même, c'est-à-dire Duck-Lake, comme étant un centre bien choisi pour son emplacement, d'autant plus que la voie ferrée vient d'être achevée dernièrement jusqu'à ce point."

La division du diocèse de Saint-Albert et la création du vicariat de Saskatchewan, l'année suivante, arrêtèrent momentanément toutes les négociations nécessaires pour obtenir la prompte mise en exécution de cette promesse.

Le nouveau vicaire apostolique, Mgr Pascal, sacré en France, arriva à Prince-Albert le 6 octobre 1891. Une de ses premières préoccupations fut de rappeler au surintendant des Affaires Indiennes la promesse qu'il avait faite à monseigneur Grandin. Le 18 janvier 1892, on lui répondit que M. Hayther Reed ne l'avait pas oubliée, qu'il avait même fait inscrire une petite somme, pour commencer, dans les évaluations de l'année, mais qu'il jugeait préférable de débuter par un simple "boarding school".

Un simple pensionnat! Le gouvernement faisait-il déjà



Mgr ALBERT PASCAL, O. M. I.
Premier évêque de Prince-Albert.

faux bond? Monseigneur répliqua: "C'est une école industrielle en règle, sur le pied de celle de Saint-Boniface ou de High-River, qu'il nous faut. Un simple "boarding school" ne répondrait nullement à nos vues ni à nos besoins actuels."

La réponse du 5 mars ne contenait que des regrets de ne pouvoir faire mieux. On ajoutait même: "Je ne sais même pas encore si je vais pouvoir réussir oui ou non. Enfin je ferai mon possible."

Au mois de septembre on annonça à l'évêque que la somme de deux mille piastres était allouée par le gouvernement pour lui permettre de commencer la construction de son "boarding school". Tout en remerciant, il ne pouvait cacher sa déception: "C'est un premier pas, écrivait-il, mais que puis-je faire avec une somme si petite? Elle ne me permet pas de commencer une construction de ce genre avec les dépenses nécessaires, pour quelque modeste qu'elle soit à son début."

De plus d'autres difficultés surgissaient au sujet de l'emplacement. Comme il arrivait partout dans le pays sur le parcours d'une nouvelle ligne de chemin de fer, tous les terrains encore vacants étaient rapidement accaparés par de nouveaux colons ou des spéculateurs. Aussi l'agent des Indiens, chargé de répérer une demi-section pour l'emplacement de l'école, ne trouvait rien qui vaille. L'arpenteur Ponton lui signala la section 16 du township 44 au rang 2, comme la meilleure en fait de terres disponibles. Mais, après informations prises, Monseigneur était loin d'en être satisfait. "Il n'y a ni bois, ni foin, ni eau en été, écrivait-il, et les buttes de sable y sont nombreuses." Aussi suggérait-il de renoncer à Duck-Lake pour aller construire l'école à sept milles au nord-ouest de Prince-Albert, près du pont qui traverse la rivière Coquille.

A tout cela M. Dewdney répondit le 8 octobre en essayant de le consoler: "Je vous assure, dit-il, que j'aurais été heureux de voir le gouvernement vous accorder un octroi plus considérable, si la chose avait été possible. Toutefois je prendrai soin de noter les représentations de Votre Seigneurie et d'examiner ce que je pourrai faire pour me rendre à vos désirs quand les évaluations de l'année prochaine seront mises en discussion. J'essayerai aussi de voir si un échange de terrain est possible et d'en réserver un préférable à celui qui a été choisi."

Au mois de février suivant, monseigneur Pascal partit de Prince-Albert pour se rendre en France au chapitre général de la congrégation des Oblats. En passant à Ottawa, il profita de la présence du P. Lacombe pour traiter avec les membres du gouvernement des questions délicates qui l'occupaient. Bien des points furent éclaircis, mais certaines questions restèrent en suspens.

Le 30 novembre 1893, il écrivit d'Aix-en-Provence demandant au département des Affaires Indiennes de ne rien décider sur le site de l'école avant son retour qui ne devait pas être éloigné.

Quelque temps après, au mois de janvier 1894, la rumeur se répandit à Duck-Lake qu'il était question de choisir les environs du Lac-Maskeg pour y établir l'école et que, déjà, l'emplacement était déterminé. Grand émoi parmi la population. Le plus influent des personnages de l'endroit s'empressa de mettre le gouvernement en garde contre un tel projet. "Maskeg, dit-il, est une place écartée, bonne tout au plus pour l'élevage, mais nulle pour la culture, ce qui priverait les petits indiens de l'instruction agricole à laquelle ils ont droit. De plus l'éloignement du chemin de fer rendrait les transports et les voyages d'autant plus coûteux qu'il faudrait pour s'y rendre traverser la Saskatchewan qui était impassable à certaines époques. A Duck-Lake, au contraire, bonne terre et bonne eau et de plus proximité de la gare."

Le gouvernement promit de tenir compte de ces observations quand la question du site se règlerait. Mgr Pascal en effet allait bientôt revenir.

Parti du Hâvre le 20 janvier 1894, monseigneur Pascal passa à Ottawa vers le milieu du mois suivant et put avoir avec le député surintendant des Affaires Indiennes l'entrevue tant désirée et si longtemps différée. "Sa Seigneurie, écrit ce dernier au ministre, était accompagnée du R.P. Albert Lacombe. Je fis valoir toutes les raisons, approuvées par vous, en faveur du maintien de l'école à Duck-Lake et non ailleurs. Monseigneur n'en contesta pas la valeur et donna son plein consentement à condition toutefois qu'elle fût bâtie sur le terrain que possédait la mission catholique dans cette localité." Ainsi fut conclue l'affaire à la satisfaction des deux parties.

Le 31 mai, M. T.-P. Wadworth vint prendre possession au nom du bureau des Affaires Indiennes des cent arpents cédés par l'évêque et fixer l'emplacement de la nouvelle construction. Les travaux de déblaiement et de charpenterie commencèrent sans retard, à trois cents mètres de la mission.

L'édifice en construction devait avoir vingt pieds de large sur une longueur double, avec une aile de dix-neuf pieds par vingt-sept, le tout recouvert d'un comble brisé. En bas, outre la cuisine et le réfectoire, il contenait une salle de dix-neuf pieds carrés pour les garçons et une semblable pour les filles. Dans la mansarde se trouvaient deux dortoirs de même grandeurs et quelques chambrettes. C'était extrêmement minuscule, même pour un "boarding school" de vingt enfants.

Le 2 juillet, l'agent annonçait que tous les travaux seraient terminés pour le premier août.

CHAPITRE II

L'oeuvre du P. Mélasippe Paquette

Quand en 1892, la construction de son école industrielle parut assurée, Mgr Pascal avait jeté les yeux sur le P. Moïse Blais, comme étant l'homme le plus capable de donner une sage et solide impulsion à cette oeuvre: "Il a, écrivait-il, une grande expérience des hommes et des choses du gouvernement." Cependant, au moment de faire une nomination définitive, ce sujet n'était plus disponible; le 2 mars précédent, il s'était vu obligé de le céder à Mgr Langevin en échange du P. Louis Lebret dont il avait un pressant besoin dans l'intérêt de sa cathédrale. Donc, le 28 mai 1894, lorsque, au conseil vicarial de Prince-Albert, présidé par le T.R.P. Soullier, supérieur général des Oblats, il fallut élire un principal pour l'école qui allait s'ouvrir à l'automne, le choix tomba sur le P. Mélasippe Paquette, directeur de la mission de N.-D. de Pontmain au Lac-Maskeg.

Après avoir initié son successeur et pris congé de chers Indiens, le nouveau principal se mit généreusement à l'oeuvre consacrant sa personne et son temps à sa nouvelle fondation. Il lui fallut d'abord surveiller et activer les travaux de construction qui ne progressaient pas à son gré. Ensuite, au mois de juillet, il partit en compagnie de Mgr Pascal pour faire l'achat du mobilier à Saint-Boniface. A son retour il s'arrêta à l'école industrielle de Qu'Appelle pour se familiariser auprès du P. Hugonard avec les devoirs de sa charge et l'organisation de sa maison. Enfin il se hâta de faire l'acquisition des chevaux et du bétail de ferme ainsi que des animaux de basse-cour. Bientôt sept oies, deux canards, une trentaine de dindons, une centaine de poules, sans oublier les lapins, étaient parqués dans la cour du presbytère, en attendant qu'il put leur donner asile près des nouveaux bâtiments.

Toutes ces démarches ne lui avaient pas fait oublier la chose principale, c'est-à-dire le recrutement de son personnel et de ses élèves. Son plus grand désappointement fut de ne pouvoir obtenir la coopération d'une communauté de religieuses. A défaut de celles-ci, il dut se contenter d'un personnel d'occasion: M. et Mme Alexandre Venne consentirent à venir faire la classe; celle-ci devait en outre exercer l'office de matrone. Monsieur Marcellin fut chargé des travaux et sa femme de la cuisine.

Pour le recrutement des écoliers, il ne comptait pas sur les

habitués des petites écoles d'Okimasis et d'One-Arrow, fermées l'année précédente, car la plupart avaient été envoyés par l'agent dans les écoles industrielles. Il espérait du moins que ses anciens élèves de Maskeg répondraient généreusement à son appel sans la moindre opposition de la part de leurs parents. Cet espoir ne fut pas déçu.

Le 10 août 1894, date mémorable, il arrivait à Duck Lake avec sa première recrue, 7 garçons et 10 filles provenant presque exclusivement des réserves de Maskeg, Mistawasis et Sandy-Lake. Au début, le gouvernement autorisa l'admission de quatorze enfants, puis vingt et, peu après trente à la demande de l'agent. Mais le bon coeur du missionnaire n'osait refuser aucun de ceux qui se présentaient. Aussi en avait-il toujours en surnombre pour qui il ne recevait rien.

L'école n'étant pas terminée, ils durent vivre sous la tente et coucher sur la dure. Durant l'été cela ne leur coûtait guère, n'ayant jamais trouvé mieux chez eux; mais, quand le temps devint maussade et froid, les poumons faibles et les gorges sensibles commencèrent à s'en ressentir. Il fallut alors chercher refuge dans le soubassement de l'église paroissiale.

Un grand problème se posait à la sollicitude du principal. Comment réussir, avec les vingt sous par jour alloués pour chacun des admis, à chauffer, nourrir et vêtir cette population enfantine, insouciante, négligente, frileuse et toujours affamée, tout en ménageant assez pour payer les gages de ceux qui en avaient soin? Il ne trouva d'autre solution que de faire appel à ses amis de New-York par l'entremise de Miss Mary Hughson, sa bienfaitrice. "Mes amis, lecteurs du Catholic News, apprendront avec joie que j'ai ouvert mon école industrielle. Hélas! je n'ai que 30 enfants alors que j'en voudrais 200, si mes moyens me le permettaient. Je prie donc les gens charitables qui lisent ces lignes de m'aider. . . J'ai besoin de vêtements pour ces enfants. Je n'en ai jamais eu un si grand besoin que maintenant. J'ai placé mon école sous la protection de saint Michel et je sais qu'il combattra avec moi pour sauver l'âme de ces enfants"

Depuis bien des années déjà, cette dévouée jeune fille consacrait ses loisirs et tous ses talents aux oeuvres du P. Paquette. Grâce à sa généreuse initiative les lecteurs du Catholic News, d'un bout à l'autre des Etats-Unis, étaient mis au courant de ses besoins les plus urgents. Hardes et défroques, linges, images, objets de piété et bibelots divers venaient s'entasser dans les greniers de la maison de la 88e rue. Miss Mary aidée de sa soeur Jane et de sa digne mère passait de longues heures à l'emballage et à l'expédition des colis. D'autre part, cette charitable banquière des miséreux recueillait et administrait avec une scrupuleuse attention les fonds de charité destinés au missionnaire.

Entre temps, elle lançait par la voix du journal d'autres vibrants appels pour susciter de nouvelles générosités et pour ranimer le zèle de ses collaboratrices.

A Duck-Lake, en attendant le résultat de ses premières démarches en faveur de l'école St Michel, on vivait d'expédients.

Cette vie au grand air dut se continuer près de trois mois au grand détriment de la discipline, des études et de la santé. Quand on fut à même d'entrer dans l'établissement terminé, un nouveau problème se posa. Comment, dans un local construit dans un local construit pour vingt personnes, allait-on pouvoir loger tout le personnel et les trente pensionnaires, sans parler



LE R.P. MELASIPPE PAQUETTE,, O. M. I.
Premier principal de l'Ecole Saint-Michel

d'une vingtaine d'autres enfants déjà en perspective? La solution était urgente, car on ne pouvait indéfiniment refuser les enfants qui s'offraient, sans mécontenter les parents. Ce fut la raison qui détermina l'évêque de Prince-Albert à écrire au ministre de l'Intérieur, le 24 septembre 1894, pour demander des subsides en vue de l'agrandissement de l'école. "Pourquoi, disait-il, n'établirions-nous pas immédiatement une école industrielle, comme on l'a fait dans les autres diocèses? Si ce titre vous déplait, au moins consentez à l'agrandissement de l'établissement actuel de manière que, l'été prochain, nous puissions doubler et même tripler le nombre de nos enfants."

Le 26 juillet suivant, le P. Paquette pouvait annoncer à Miss Mary Hughson le succès de ses démarches. "Je viens, disait-il, d'obtenir du gouvernement dix neuf cents piastres pour faire une allonge à mon école. Il me payera en outre soixante-douze piastres par an pour chaque enfant indien que je recevrai jusqu'au nombre de soixante. J'en ai déjà trente-deux; je puis donc en recevoir vingt-huit encore; tout va bien. Saint Michel fait son devoir et combat pour nous et pour la gloire de Dieu." Grâce à cette contribution du gouvernement, le P. Paquette put construire une addition de 50 pieds par trente, parallèle à l'ancienne maison au bout de l'aile de la cuisine.

Dans l'espace d'une année, l'écoe indienne de Duck-Lake avait déjà fait des progrès considérables. Au commencement de l'été 1895, répondant aux instantes prières du bon P. Paquette, quatre religieuses Fidèles Compagnes de Jésus étaient arrivées pour l'aider. L'une prit charge de la cuisine et de la boulangerie, deux autres donnèrent tout leur soin au ménage, au racommodage et au lavage; quant à la supérieure, Mère Gertrude Bund, qui fut la première matrone, elle se chargeait de la direction générale et de l'instruction des filles. Le P. Paquette avait aussi réussi à se procurer un excellent maitre d'école pour les garçons, dans la personne de M. Jones, qui avait acquis l'expérience des écoles indiennes dans la mission du P. Legal, à Stand-Off.

Lorsque le 2 novembre 1895, l'inspecteur en chef des Réserves et des Agences vint visiter l'école, il fut émerveillé du progrès de l'établissement: "Au mois de Mai 1894, écrit-il, je fus chargé de déterminer l'emplacement des bâtisses sur les cent arpents cédés par monseigneur. Ce n'était encore qu'une prairie nue. Quels remarquables changements se sont opérés dans l'espace de dix-huit mois! Partout les bâtiments ont surgi comme par enchantement. La résidence primitive et l'addition qui vient d'être terminée forment un tout compact capable de loger soixante-quinze enfants et tout le personnel, chauffé par une bonne fournaise. Le sous-sol contient en outre un réduit pour le combustible et des compartiments pour la réserve de légumes. D'autres

maisons ont été construites: une laiterie modèle propre et bien aérée, une buanderie, une menuiserie ayant au-dessus un atelier de cordonnerie, un bûcher pour la réserve de bois de corde. Il y a aussi une grande et belle étable pour les chevaux et les bêtes à cornes, pourvue d'un puits et d'une pompe et surmontée d'un grenier à fourrage. Attenant à cette étable, il y avait plusieurs appentis servant de porcherie, de poulailler, de remise pour les voitures et pour l'outillage de ferme, au-dessus desquels se trouvaient les réserves de grain, de farine et de provisions. Toutes faitement alignées, soigneusement tenues et uniformément peintes faitement alignées, soigneusement tenues et uiformément peintes de couleur rouge sombre. Le tout était complètement entouré d'une haute clôture de planches.

Cet établissement, bien qu'à son début, avait déjà attiré l'attention d'illustres visiteurs, tels que Lord Aberdeen, gouverneur général du Canada accompagné de Lady Ishbel Aberdeen, ainsi que du premier ministre, Sir MacKenzie Bowell, du ministre de l'Intérieur Daly et du surintendant général Hayther Reed, qui avaient tous promis de l'assister de leur haut patronage. Monseigneur Pascal jugea donc le temps propice pour réclamer une cinquième fois le titre et les avantages d'une école industrielle comme il lui avait été promis tout d'abord. Cette fois il se heurta à un refus motivé. "Il y a déjà, lui expliquait-on, un certain nombre d'écoles industrielles dans le Manitoba et les Territoires du Nord-Ouest. . . Un grand nombre d'élèves ont appris dans ces écoles des métiers d'imprimeur, tailleur, boulanger, ferblantier, cordonnier, ou autres, qui ne leur serviront guère s'ils doivent retourner chez eux. L'embauchage pour ces sortes de métiers ne se fait que dans les grands centres. Il est donc à craindre de voir le nombre de ces élèves techniciens sortant annuellement excéder bientôt la demande pour ces catégories de travaux spécialisés. Voilà pourquoi il ne nous paraît pas sage d'augmenter le nombre de nos écoles industrielles." En apprenant cette nouvelle l'évêque fut déconcerté, mais non découragé: "Il faut nous résigner, s'écrie-t-il, à ne pas avoir l'école industrielle cette année. C'est triste; mais il faut qu'elle vienne, sinon nous allons remuer ciel et terre." Cependant il allait bien vite se rendre à l'évidence que la décision du gouvernement était irrévocable, et qu'il était inutile d'insister.

Le P. Paquette continuait ses améliorations. Il y avait pourtant une chose qu'il n'avait pu réaliser et dont il sentait le besoin de plus en plus pressant depuis l'arrivée des religieuses: il n'avait pas de chapelle. "Bien des privations constituent notre part de la vie missionnaire, écrit la Mère Catherine Kent à Miss Hughson, mais la plus grande est de n'avoir pas d'église où nous puissions célébrer solennellement les cérémonies religieuses. Nous avons,

il est vrai, la grande faveur de la messe et de la communion quotidiennes, mais dans un local si étroit que nous sommes littéralement entassées aux pieds du prêtre. En guise d'autel, nous avons un bureau peint en brun et sans aucune ornementation. J'essaie de remuer ciel et terre pour l'érection d'une église. Priez pour que mes voeux se réalisent." De son côté le P. Paquette lui écrivait le 15 octobre 1895: "Voulez-vous annoncer dans le Catholic News mon intention de bâtir une chapelle pour les enfants de l'école et pour les indiens des réserves voisines. J'ai mal au coeur en voyant qu'il n'y a pas dans ma maison une place convenable pour mon Seigneur et mon Dieu."

Il lui fallut encore trois ans avant de pouvoir mettre son projet en exécution. En 1898, le P. Duhaut, administrateur du diocèse, céda aux instances pressantes du P. Paquette et l'autorisa à commencer les travaux de l'église. Malgré quelques retouches, nous pouvons encore l'admirer de nos jours.

Au commencement de ce siècle, l'école St-Michel, bien que bâtie par intervalles pendant une période de six ans, ne manquait ni de cohésion ni d'harmonie. Cependant le logement était bien insuffisant vu le nombre toujours croissant des élèves. Deux additions furent faites à la partie centrale pour y remédier tant soit peu. Les dépendances étaient nombreuses, bien alignées, bien entretenues et répondaient à tous les besoins du moment. De chaque côté de l'établissement principal se trouvaient les cours de récréation et devant la façade s'étendait un immense jardin d'agrément et un potager dont l'apparence était rehaussé par des rangées d'érables et des touffes de lilas. Le tout, y compris les jardins, était éclairé par 250 becs de gaz acétylène reliés ensemble par plus d'un mille de tuyaux.

La ferme était riche en chevaux, boeufs, vaches laitières de bonne race, moutons et pourceaux. La basse-cour était peuplée de volatiles de toutes sortes, poules, dindons, oies sauvages, pintades et paons. Deux puits artésiens fournissaient à tout l'établissement une eau claire et limpide.

Le nombre des élèves atteignait la centaine. Des instruments de musique venus de Paris égaillaient leurs ébats et rehaussaient l'éclat de leurs fêtes.

Cette petite merveille au milieu d'un pays à peine colonisé ne manquait pas d'attirer un grand nombre de visiteurs. Le gouverneur général du Canada, Lord Minto, exprima le désir de visiter l'établissement et envoya un messager au P. Paquette à cet effet. Une telle requête n'admettait pas de refus. Il arriva donc le 21 octobre 1900 à 2 heures, accompagné de son petit état-major et escorté de 24 cavaliers de la gendarmerie à cheval.

Le P. Paquette rendit la réception aussi imposante que lui permettait une si courte préparation et les petits musiciens furent heureux d'exhiber leur habileté acquise d'une façon si remarquable en si peu de temps. Le gouverneur se déclara émerveillé de tout ce qu'il avait sous les yeux et s'étonnait de voir des fruits et des fleurs atteindre un tel degré de perfection sous un climat si inclément.

Le P. Paquette avait atteint l'apogée de sa gloire; il devait bientôt boire au calice amer de l'adversité. L'érection de la nouvelle église qui lui avait coûté plus de huit mille piastres, de nombreuses constructions entreprises d'urgence sans autorisation et dont le gouvernement refusait de solder la note, l'entretien d'un personnel trop nombreux et d'utilité discutable, l'adoption d'un certain nombre d'enfants métis pour lesquels il ne recevait pas un sou et qu'il lui fallait pourtant habiller et nourrir, tout cela avait fait dans la bourse du bon P. Paquette une large brêche que les offrandes de ses fidèles amis ne réussissaient pas à boucher. En effet, à cette époque critique de sa vie, le Catholic News qui, depuis 1888, avait fait connaître partout ses besoins,



EGLISE SAINT-MICHEL EN 1900

cessa de publier de pareilles requêtes. Ce silence du journal fit tarir tout d'un coup cette source de la charité qu'il jugeait inépuisable. Quant aux fonds versés régulièrement par le gouvernement, loin de combler ce déficit, ils suffisaient à peine à l'entretien des enfants et au salaire du personnel.

Outre ces embarras financiers, le P. Paquette eut encore à souffrir à cette époque toutes sortes de déboires et de contrariétés. Cette école qui n'obtenait que des éloges de la part des visiteurs, qui recueillait tant de récompenses aux concours régionaux, qui même méritait deux médailles d'or du gouvernement français, ne recevait que des reproches et des insinuations malveillantes de la part de l'inspecteur officiel du gouvernement canadien dans son rapport annuel. Les religieuses, déconcertées de voir que leurs efforts, leur dévouement et leurs succès incontestables sur bien des points, ne trouvaient pas grâce aux yeux de l'inspecteur, résolurent de laisser la place à d'autres. Bien que le rapport de 1901 corrigeât complètement l'impression pénible créée par celui de l'année précédente, la supérieure générale persista dans sa décision malgré le touchant plaidoyer du P. Paquette.

Tous ces soucis et ces tracas, joints à ses préoccupations journalières, avaient gravement compromis la robuste santé du P. Paquette. "Ce cher Père a trouvé tant d'esprits jaloux et de paroles de critique, qu'il en a grisonné,", écrivait à cette époque Mgr Pascal au P. Lacombe.

Mgr Pascal craignant de voir sa chère école pérécliter faute de Soeurs, supplia la supérieure générale des Religieuses de la Présentation de Bourg-St-Andéol de lui fournir le personnel nécessaire au bon fonctionnement de cette institution. Son appel fut entendu. Le 30 juin 1903, douze Soeurs quittaiet St-Hyacinthe sous la direction de la Soeur St-Basile, pour se diriger vers leur nouvelle mission. Elles arrivèrent à Duck-Lake le 3 juillet dans la soirée.

Après une journée de repos bien mérité, elles entrèrent en fonctions. Le lendemain, 6 juillet, à 4 heures du matin, les dernières Fidèles Compagnes de Jésus quittèrent Duck-Lake pour n'y plus revenir.

Ce jour-là le P. Paquette écrivait au petit Frère Guillet· "J'ai maintenant de belles et grandes nouvelles à vous annoncer; douze Soeurs de la Présentation me sont arrivées. Me voilà donc dans un monde nouveau, perdu au milieu de toutes sortes de délicatesses et de prévenances."

Il ne devait pas en jouir longtemps. Le 3 septembre, il arrivait de Prince-Albert, avec le visage hâve et défait, le regard morne, la respiration haletante d'un homme en proie à une

poignante douleur. "Mon Père, êtes-vous malade?" lui demanda la directrice. —"Non point; mais j'ai une importante nouvelle à vous apprendre: demain Mgr Pascal vient ici m'amener un assistant."

Le lendemain matin, Mgr Pascal arriva en effet accompagné du P. Ovide Charlebois: "Voici votre nouveau principal, dit-il aux Soeurs, en présentant le nouveau venu; la santé du P. Paquette est fort compromise. Il lui faut une besogne moins astreignante que la direction d'une école. C'est pour cela que nous avons jugé bon, en conseil, de le transférer au Lac-Maskeg où il pourra se reposer." En bon religieux, le P. Paquette essaya de cacher sa tristesse; mais il était facile de lire sur son visage que cette décision l'atteignait en plein coeur. Monseigneur comprit bien que retarder son départ, c'était prolonger une cruelle agonie; aussi lui permit-il de quitter l'école dans le plus bref délai. Le surlendemain, 6 septembre, il faisait ses adieux à l'école St-Michel et partait pour son nouveau poste.



ECOLE SAINT-MICHEL EN 1903

CHAPITRE III

Maladie et Mort du Père Paquette

Nous ne pouvons laisser dans l'oubli le fondateur de l'école St-Michel, le jour même de son départ de Duck-Lake, car si son corps était absent, son esprit et son coeur y étaient à jamais fixés. Nous le voyons à chaque page de sa correspondance. Le 20 septembre suivant, il écrivait à Miss Hughson: "J'arrive de visiter une grande partie de mes réserves et vous ne pourriez jamais vous faire une idée de leur misère tant au spirituel qu'au temporel. Il faut absolument nous occuper de tous ces Indiens, mais surtout de tous les enfants qui sortent de notre école de Duck-Lake. A quoi sert d'avoir soin des enfants jusqu'à dix-huit ans, si après nous les laissons aller sur leurs réserves et reprendre les habitudes de leurs pauvres parents. Voici les résolutions que nous avons prises à notre dernier conseil vicarial. J'ai fini de bâtir l'école de Duck-Lake et un bon prêtre peut très facilement me remplacer à condition que je le visite de temps en temps. Moi, je résiderai dans mon vieux Maskeg qui est le centre de toutes les missions indiennes de la Saskatchewan." Quelques semaines plus tard il ajoutait: "J'ai vu un peu mes Indiens de Snake-Plain, de Sandy-Lake et de Devil's-Lake. . . Il faut absolument que je m'occupe d'eux. . . Il faut aussi que je m'occupe de l'école de Duck-Lake, mais tout est bien bâti et parfaitement arrangé; il ne s'agit maintenant que de veiller à ce que tout aille bien, et voilà tout."

Tout cela prouve bien que le poste du Lac Maskeg n'était pas une sinécure telle qu'il aurait fallu à un malade au repos; le régime de privation auquel il devait s'astreindre par suite de la pauvreté de ses gens, n'était pas de nature à rétablir sa santé délabrée.

Le 29 février 1904, le P. Charlebois et le P. Pineau partirent pour lui rendre visite. Ils le trouvèrent pâle, décharné et complètement abattu. Le P. Paquette essaya de les rassurer prétextant une simple fatigue qui passerait vite. Ils le quittèrent fort inquiets le 2 mars, le laissant aux soins inexpérimentés d'une de ses anciennes élèves de l'école Saint-Michel.

Le 7 mars, on apprit à Duck-Lake que la maladie du P. Paquette s'était aggravée. Le P. Gasté qui avait accompagné son évêque à l'école, partit aussitôt avec le docteur Bourgeault. Ils le trouvèrent dans un état bien pitoyable. A peine installé depuis quelques jours au chevet du malade, le P. Gasté s'empressa de donner de ses nouvelles à Miss Hughson inquiète de ne plus re-

cevoir de réponses à ses lettres. "Ma chère demoiselle, le R.P. Paquette a bien reçu vos trois lettres. Il vous en remercie cordialement. Il aurait été heureux de vous écrire de sa propre main, mais l'état de prostration dont il se trouvait atteint depuis quelques semaines et surtout la maladie sérieuse qui l'a suivi et qui le retient cloué sur le lit depuis sept jours déjà ne lui permettant pas de le faire lui-même, il se voit dans la nécessité de se servir d'un secrétaire. Dès le début de sa maladie, notre cher patient s'est trouvé attaqué violemment à la fois de vomissements et de diarrhée. Cet état a duré plusieurs jours et n'a commencé à se calmer que grâce aux soins attentifs du Dr Bourgeault qui, depuis son arrivée ici, ne cesse jour et nuit de mettre à son service toutes les ressources de son art. En ce moment le cher Père va un peu mieux, mais il est d'une faiblesse extrême et ne peut prendre rien de solide en fait de nourriture. Nous avons tout espoir que le rétablissement de la santé de notre affectionné malade se fera rapidement maintenant, s'il ne survient pas d'autre complication."

Le Frère Lacroix envoyé de Prince-Albert pour prendre soin du malade, arriva le 13 mars au soir à la mission de N.-D. de Pontmain, en compagnie du P. Pineau. Celui-ci accompagné du P. Gasté arrivèrent à Duck-Lake le 15 mars, malgré une effroyable tempête de neige. Le P. Pineau fit une nouvelle visite au malade le 28 du même mois, et le trouvant convalescent, il consentit à ramener le Frère Lacroix à Duck-Lake.

Le bon Père Paquette se rétablit peu à peu et semblait satisfait au milieu de ses pauvres Indiens. Mais il savait cacher à ses fréquents visiteurs le dénuement extrême dans lequel il se trouvait. Un incident le révéla un jour.

Depuis longtemps, il invitait avec instance les religieuses de Duck-Lake à lui faire visite. Deux d'entre elles vinrent à Maskeg sous la direction du P. Charlebois. La joie du bon Père fut bien grande et il leur fit servir un repas frugal à leur arrivée. Mais bien vite les visiteuses s'aperçurent de la gêne de leur hôte qui ne pouvait les recevoir aussi princièrement qu'il l'aurait désiré En furetant dans la cuisine, elles trouvèrent le garde-manger complètement vide; alors elles comprirent l'embarras du P. Paquette et avertirent charitablement le P. Charlebois de hâter son retour, afin d'épargner au bon missionnaire une cruelle déception. Dieu sait combien de fois il se trouva dans une pareille détresse.

Un tel régime de privations continuelles était de nature à compromettre encore davantage sa santé chancelante. Mgr Pascal l'autorisa donc à aller rétablir ses forces dans sa famille. Il arriva à Duck-Lake le 5 novembre, conduit par le P. Pineau. Il dut se mettre au lit en arrivant et ne se leva et ne commença à

manger que trois jours plus tard. Le 10 au matin, il partit pour Montréal, où son frère Wenceslas l'attendait.

Après avoir passé quelques semaines à Montréal et revu les lieux de son enfance, il partit voir sa soeur Célanire à Central-Falls dans l'état du Rhode-Island. La fatigue du voyage faillit le tuer. Il se remit un peu avec des soins et du repos. Mais la gravité du mal ne laissait plus d'illusion à son entourage. "Je dois vous dire, écrivait-il le 28 décembre à Miss Mary Hughson, que j'ai failli mourir, il y a deux semaines, mais je suis bien mieux depuis quatre jours. Je suis tellement bien que j'ai pu monter un escalier pour voir une femme très malade et je l'ai descendu sans me fatiguer du tout. Si je prends du mieux comme cela, je pense que je pourrai aller vous voir dans deux semaines." Illusion de malade! Les forces au lieu de revenir déclinaient lentement. Trois mois plus tard, il n'avait pas encore accompli le voyage projeté. "Je suis très peiné, lui écrivait-il le 11 avril 1905, de vous dire que mon docteur ne veut pas me laisser partir pour New-York; il dit que je suis trop faible. Je ne pourrai y aller avant le mois de mai. Je ne suis pas bien du tout: je tousse toujours."

Miss Mary Hughson qui n'avait jamais rencontré ce missionnaire pour qui elle se dévouait depuis près de dix ans, comprit le grand désir qu'il avait de la voir. Elle partit donc pour Central-Falls en compagnie de sa soeur Jane. Que de larmes coulèrent à cette première rencontre: larmes de joie et de reconnaissance de la part du malade, larmes de pitié de la part des visiteuses! En effet le pauvre malade, bien qu'il n'était que dans la cinquantaine leur apparaissait comme un vieillard de quatre-vingts ans. pâle, amaigri, vouté et tout ridé. Il souffrait beaucoup, mais espérait encore la guérison et gardait l'espoir de s'en retourner bientôt pour travailler à l'évangélisation de ses chers Indiens. Le mal pourtant achevait de ruiner sa constitution autrefois si robuste.

Trois semaines à peine après cette visite, elles apprenaient nouvelle de sa mort édifiante. Muni des sacrements de la sainte église, il s'était éteint le 8 mai 1905, fête de l'apparition du glorieux archange à qui il avait autrefois confié le soin de batailler pour lui.

On raconte que le jour de ses funérailles à Central-Falls, il pleuvait à plein ciel, mais au moment de l'élévation, un rayon de soleil vint caresser son visage et entourer sa tête comme d'une auréole. Puis les cataractes du ciel recommencèrent à inonder la terre.

Le P. Campeau, supérieur de Lowell, vint chercher ses restes mortels pour les inhumer au milieu de ses frères en religion dans le cimetière du noviciat de Tewksbury.



LE P. OVIDE CHARLEBOIS
Principal
entre ses deux frères

CHAPITRE IV

L'oeuvre du Père Ovide Charlebois

Après un rapide coup d'oeil d'admiration sur le magnifique établissement que lui léguait le P. Paquette, le P. Charlebois scruta l'horizon cherchant à découvrir dans le lointain le reste du troupeau commis à sa garde. Il n'y aurait aperçu que désolation et misère: le paganisme y règnait en maitre. Les missionnaires qui l'avaient précédé sur ce champ d'apostolat n'avaient pas connu les joies enivrantes des conversions en masse dont avaient été témoins certains de ses confrères du Keewatin. Ici, il leur avait fallu enlever le terrain pied par pied à l'infidélité, conquérir âme après âme et souvent réparer d'inévitables reculs au prix des plus héroïques sacrifices. Ils n'avaient qu'ébrêché le bloc massif du paganisme sans avoir réussi à en saper la base.

Dans le lointain, le nouveau missionnaire aurait pu apercevoir au sommet d'une éminence la longue perche de l'oiseau-tonnerre préposé à la garde du cimetière des païens. Tout autour, les tombes étaient disséminées sans ordre et sans distinction. Sur quelques-unes on voyait des crânes de buffalos, dernière offrande aux mânes de quelque illustre chasseur; sur toutes des boites remplies de tabac, car qu'aurait fait un Indien dans le "Happy Hunting Ground" s'il n'avait eu sa pipe bien bourrée.

A sa mort après vingt ans d'efforts, le bon P. Fourmond comptait à peine soixante dix baptisés dans les réserves indiennes de Duck-Lake et de Batoche. Il n'avait pourtant épargné ni son temps ni sa peine. Il avait réussi à établir une petite école sur chaque réserve; il s'y rendait souvent, y célébrait régulièrement la sainte messe, prêchait, catéchisait, visitait les malades, assistait les mourants sans se rebuter devant l'insuccès. "Mais, avouait-il tristement, les païens sont de plus en plus obstinés. Si chaque fois pourtant je n'ai pas le bonheur de faire de nouvelles conversions, j'ai du moins la consolation de conserver les vieilles conquêtes, d'en préparer d'autres et de faire ainsi petit à petit l'oeuvre du bon Dieu. Du reste je ne dois pas oublier que cette oeuvre est une oeuvre de prière et de patience ainsi qu'une oeuvre de miséricorde et de charité."

Quatre ans plus tard, la population des deux réserves était à 260 personnes et sur ce nombre il n'y avait encore que 87 catholiques, y compris les enfants. Chaque dimanche après la messe de communauté, le Père Paquette s'en allait célébrer une autre messe sur l'une des réserves. Malheureusement la construction, l'organisation et la direction de son établissement ne lui permettait de donner qu'un temps bien restreint à ses néophytes. Aussi

à l'arrivée du P. Ovide Charlebois la situation religieuse ne s'était pas beaucoup améliorée. Celui-ci le constata dès sa première visite à la réserve d'One-Arrow. Il en revint tout déconcerté. "Il n'y a, écrit-il, que vingt adultes catholiques, mais pas un seul de bon. Les plus instruits connaissent à peine Notre Père et Je Vous Salue Marie. Les infidèles s'abstiennent de venir à la messe. Il y en a même qui refusent de laisser baptiser leurs enfants." Aussi le missionnaire prit-il la ferme résolution de multiplier ses visites et ses instructions à cette population ignorante.

A l'école St-Michel, il constata aussi que l'instruction religieuse des enfants laissait fort à désirer et, comme conséquence, plusieurs élèves de quinze ou seize ans n'avaient pas encore reçu leur première communion. Pour remédier à cette situation déplorable, il demanda à la Soeur St-Basile d'avoir la charité de prendre en main l'instruction religieuse des grands garçons, ce qu'elle accepta de grand coeur. Il se réserva à lui-même le soin de catéchiser chaque jour les plus jeunes dans leur langue maternelle et de donner, une ou deux fois par semaine, un cours de religion en cris aux plus âgés.

Il s'appliqua en outre à instiller la piété dans le coeur des enfants en établissant l'oeuvre de l'Apostolat de la Prière et de la communion réparatrice du premier vendredi du mois. Il organisa la Congrégation des Enfants de Marie et plusieurs autres confréries. Il encouragea les pieux pèlerinages à la grotte de Notre-Dame de Lourdes à Saint-Laurent.

La dévotion était aussi entretenue par l'éclat des cérémonies du culte qu'il aimait à étaler sous les yeux des enfants et de leurs parents dans leur magnifique église, où Mgr Pascal aimait à officier. Le 21 décembre 1904, les enfants purent même assister pour la première fois à une ordination sacerdotale: Mgr A. Langevin, archevêque de St-Boniface, ordonna à la prêtrise le Père Arthur Lajeunesse dans l'église St-Michel avec le concours d'un nombreux clergé. Le nouveau prêtre chanta sa première grand'messe la nuit de Noël.

Tout en s'occupant des intérêts spirituels de ses jeunes protégés, le P. Charlebois ne perdait pas de vue ses affaires temporelles. On comprend l'effarement d'un missionnaire habitué depuis longtemps à la plus stricte épargne, lorsqu'il se trouva en présence d'une situation financière aussi compromise que celle de l'école St-Michel. Il ne se laissa pas pourtant aller au découragement. Le 10 février 1904, le commissaire Laird, tout en le félicitant de la bonne tenue de son institution, lui faisait quelques charitables remarques au sujet du déficit de l'année précédente: "Vu l'embarras de vos finances et peut-être la diminution des offrandes bénévoles dont jouissait votre prédécesseur, je présume qu'il vous sera très difficile de joindre les deux bouts. C'est pourquoi je vous fais remarquer que votre personnel est bien trop nombreux et que certains de vos employés sont trop largement

payés. Il m'est également difficile de croire que vous ayez besoin en même temps d'un fermier et d'un jardinier, surtout en hiver; en tout cas, je dois vous dire que votre fermier reçoit un salaire trop élevé. Du reste tout ceci n'est qu'une suggestion, car, bien entendu, le bureau n'a aucune raison de se mêler de vos affaires quand aucune réclamation ne lui a été présentée en vue de combler un déficit."

Le principal n'avait pas besoin, du reste, d'être convié à cette voie d'économie; il l'avait toujours suivie. Il supprima toute dépense inutile, réduisit son personnel ou le remplaça en partie par des Oblats qui ne recevaient pas de salaire. Il prit lui-même sa part du travail manuel, cultivant le jardin pendant l'été et entretenant les feux pendant l'hiver.

A force de démarches, il réussit à se faire rembourser par Ottawa la somme dépensée par son prédécesseur pour l'installation de la lumière acétylène.

En 1905, il réussit à attirer près de lui le bon Père Auguste Lecorre, qui, grâce à ses relations épistolaires put intéresser de nombreux bienfaiteurs à son oeuvre. Il lui permit de se rendre aux Etats-Unis où il recueillit d'abondantes aumônes. Ainsi, peu à peu, l'équilibre financier se rétablit.

En 1907, grâce aux subsides du gouvernement, il réussit à faire construire une allonge de 45 pieds à la maison principale; ainsi il put donner aux garçons un dortoir de 85 pieds de long et une salle de récréation d'environ soixante pieds. Ce travail commencé le 30 septembre par le Frère Welsh fut terminé avant la fin de l'hiver. L'année suivante une nouvelle subvention lui permit d'installer un système de chauffage et de ventilation plus perfectionné.

Le P. Charlebois était fort préoccupé de l'avenir de ses pensionnaires qui sortaient de plus en plus nombreux à la fin de leur stage. Il rêvait de soustraire ces jeunes gens bien formés et sincèrement chrétiens à l'influence néfaste des réserves où régnaient l'indolence, le scandale et les moeurs païennes: il fallait pour cela les grouper à part. Dans ce but, le 27 février 1909, il demanda au bureau de lui céder la réserve de Stony-Knoll, située sur les bords de la Saskatchewan à une quinzaine de milles du Fort Carlton. Cette réserve d'une superficie de trente milles carrés avait été arpentée en 1887 pour les Assiniboines de la bande du chef Young-Chippewayan, mais elle n'avait jamais eu d'occupants. Une colonie établie à cet endroit aurait eu le double avantage d'être assez rapprochée de St-Michel pour être efficacement surveillée et d'être assez éloignée des réserves pour ne pas souffrir de leur influence nocive.

Le 4 mars, le secrétaire du bureau lui répondit en le félicitant de son heureuse initiative. "J'ai toujours été surpris du fait que l'Eglise et l'Etat, après avoir arraché les enfants des

réserves, les avoir instruits et éduqués, n'avaient rien entrepris pour les bien établir plus tard et pour leur donner le moyen de gagner honorablement leur vie. Cette erreur commise dans le passé saute actuellement aux yeux de tous ceux qui s'intéressent à cette oeuvre. J'ai le plaisir de vous annoncer que l'on fait des démarches pour y remédier. J'espère, avant longtemps, voir établir dans vos parages une colonie semblable à celle de File-Hills. Vous me parlez d'une réserve vacante entre Petaquakey et Duck-Lake; mais je crains qu'elle ne soit plus disponible, ayant été rendue au ministère de l'Intérieur en 1897. Il y a cependant à Mistawasis de vastes terrains divisés en petites fermes convenant parfaitement à ce projet." L'éloignement de Duck-Lake et le voisinage des Indiens protestants rendaient cependant ce nouveau projet beaucoup moins acceptable au P. Charlebois.

Voulant toutefois entretenir un lien d'intimité et de bonne camaraderie entre les anciens élèves des écoles catholiques, il fonda à cette époque l'association St-Joseph dans le but de les unir tous en vue de s'entr'aider. Les fonds nécessaires pour cette oeuvre devaient provenir de contributions volontaires et de quêtes. Trois conditions étaient exigées des candidats avant leur admission: ils devaient être catholiques, pratiquants et sobres. Le conseil d'administration de l'oeuvre devait être établi à l'école St-Michel.

Le 7 septembre 1909, le P. Charlebois exposait au gouvernement un autre de ses projets. "Un principal, écrivait-il, est-il autorisé à permettre à ses élèves, garçons ou filles, de s'engager au service de quelques bonnes familles avant d'être libérés? Si vous approuvez cette manière d'agir, je pense que nos grands garçons et nos grandes filles en retireront un grand profit: ils apprendront la manière de tenir une maison d'une façon plus pratique qu'à l'école où tout se fait sur une grande échelle. De plus la transition entre la vie règlée de l'école et la vie libre de la réserve se fera graduellement et assurera de meilleurs résultats."

Le 8 novembre le secrétaire répondit "que, sous les soins et la direction du principal, il avait confiance que cette tentative réussirait et, s'il en était ainsi, il ferait des démarches pour établir ce système en d'autres localités." Le système fut donc mis immédiatement à l'épreuve: deux grandes filles furent placées comme domestiques dans les meilleures familles de Duck-Lake.

Pour les garçons il rêvait mieux encore. Sachant par expérience que les anciens élèves, une fois sortis de l'école, ne songeaient qu'à jouir de leur liberté dans l'insouciance sans penser pendant quatre ou cinq ans à se préparer un logis, il proposa, le 6 mai 1910, le plan suivant. "Je désirerais que mes garçons pussent se préparer une place avant de sortir de l'école. Au lieu de les engager chez d'autres comme les jeunes filles, je préférerais les voir travailler pour eux-mêmes dans leurs réserves respecti-

ves où je leur choisirais un bon terrain que je leur ferais exploiter. Je voudrais aussi qu'ils se bâtissent une habitation et qu'ils pussent préparer toutes choses afin de la rendre habitable Ainsi ils seront plus vite prêts a se marier à une de ces jeunes Indiennes qui, engagées comme servantes à l'extérieur, attendent impatiemment l'heure de se mettre en ménage."

Tous ces projets étaient en quelque sorte le testament d'un bon père à ses chers enfants qu'avant peu il prévoyait devoir quitter pour toujours.

Le 1 septembre 1906, le vicariat religieux de la Saskatchewan fut annexé à celui de l'Alberta sous l'unique direction du R. P. Henri Grandin. Le P. Ovide Charlebois devint un des conseillers de ce dernier. Ses dix-huit années d'expérience dans le Cumberland en firent l'interprète et l'avocat tout désigné des missionnaires du nord. Le P. Grandin trouva toujours en lui le guide sage et avisé en qui il pouvait mettre toute sa confiance.

Ces missionnaires éloignés du centre de l'administration et isolés par suite des difficultés de communication, demandaient instamment qu'on les réunit sous la houlette d'un vicaire apostolique qui pût s'occuper exclusivement de leurs intérêts spirituels et matériels. Le P. Grandin s'apitoyait sur leur sort, impuissant qu'il était de les aider efficacement sans compromettre les autres oeuvres qui lui étaient confiées.

Pourtant le temps pressait. Le Keewatin s'ouvrait au progrès. En 1907 une voie ferrée s'y construisait pour aboutir à la Baie d'Hudson. Le 20 novembre, le P. Charlebois fut envoyé pour visiter la nouvelle localité d'Etiamami aujourd'hui Hudson Bay Junction, d'où la nouvelle ligne bifurquait vers Le Pas. A son retour, il insista pour qu'on y construisit une mission et un hôpital en faveur des milliers d'ouvriers, bûcherons et terrassiers qui s'y trouvaient. Il lui semblait que cette nouvelle mission était destinée à devenir plus tard le pied-à-terre et le poste de ravitaillement des missionnaires du futur vicariat apostolique dont on parlait tant.

A peine revenu, il entreprenait un second voyage, le 7 janvier 1908, se rendant cette fois jusqu'Au Pas qu'on assignait déjà comme le chef-lieu du futur vicariat. Il était chargé de vendre le terrain de l'ancienne mission et de se procurer dix lots sur l'emplacement de la future ville afin d'y établir une église et une résidence. Il s'adressa pour celà à l'agent des indiens qui en avaient la propriété. Quelques jours plus tard celui-ci répondit: "Le chef et ses conseillers se sont réunis pour considérer votre proposition. Ils sont d'avis que, puisque ce terrain a passé virtuellement de leurs mains en celles du gouvernement, ils laissaient à celui-ci le soin de prendre une décision." Mgr Pascal régla l'affaire à son passage à Ottawa.

Pendant ce temps, le P. Grandin, s'appuyant sur les données que lui avaient communiquées le P. Charlebois et ses confrères du nord, faisait à son supérieur général un rapport très documenté en vue de prouver la nécessité d'établir un nouveau vicariat en Keewatin. De plus, sachant que l'affaire n'avancerait qu'à condition d'être réclamée par les évêques, il vint en entretenir l'archevêque de Saint-Boniface en compagnie du Provincial du Manitoba le 14 janvier 1908. Ce prélat promit de faire tout son possible pour obtenir du Saint-Siège la création de cette nouvelle circonscription ecclésiastique dont tout le monde reconnaissait la nécessité.

Le 13 mai, le P. Charlebois fut appelé d'urgence à Saint-Boniface. Il partit sans en connaître le but; mais il n'est pas douteux que cette visite impromptue avait rapport à l'affaire. Les évêques commençaient à envoyer leurs suppliques à Rome ainsi que la liste des trois sujets de leur choix. Eut-il dès lors une idée quelconque de la préférence qu'on lui témoignait de toute part? Il en garda toujours le secret.

Une année se passa sans aucun progrès apparent. Les Pères du nord s'inquiétaient de ce long retard. Ne vous découragez pas, leur écrivait le P. Grandin, le 2 mai 1909. Malgré mon insuccès apparent, je suis persuadé qu'avant 18 mois mes désirs et les vôtres seront réalisés. J'ajoute que la séparation du vicariat est déjà devant la Propagande et que mes dix-huit mois pourraient bien se raccourcir."

Un mois plus tard, l'avenir semblait plus serein. Cependant, ayant appris que le P. Charlebois, informé de la préférence que lui témoignaient les évêques de la province, s'apprêtait à refuser l'épiscopat si Rome le lui offrait, le P. Grandin se hâta de lui écrire le 15 juin suivant. "Vous avez, comme moi, désiré l'érection du nouveau vicariat parce que vous en connaissez l'utilité pressante. A force d'instances et grâce à un concours de circonstances tout à fait providentielles, notre désir se change en réalité, alors que nous y avions presque renoncé. Je ne puis croire que par votre refus vous allez de gaieté de coeur tout compromettre."

Le P. Charlebois pourtant s'obstinait dans sa résolution. "Je vous envoie la lettre du P. Grandin, écrivait-il à son frère, le P. Guillaume. Elle est, comme vous le verrez, bien éloquente. Cependant elle ne m'a pas convaincu. Tout de même, je ne suis pas à mon aise. Je suis on ne peut plus inquiet."

En apprenant cette obstination, Mgr Langevin écrivit au P. Grandin dans son laconisme de rhéteur: "Il doit accepter. Craint-il le Calvaire?" En lui communiquant ces paroles du grand archevêque, le P. Grandin ajoute: "Donc, cher Père Charlebois, courbez la tête et pliez les épaules pour recevoir le joug. Le divin Maître est là pour vous aider à le porter."

Comme sa nomination devenait de plus en plus probable,

le P. Provincial se rendit à Duck-Lake le 22 décembre pour lui demander qui il désirait comme successeur, le cas advenant. Il choisit le P. Victorin Gabillon. Cette nomination ayant été agréée par l'évêque, le P. Grandin lui écrivit de nouveau, le 2 janvier 1910: "Faites donc votre possible pour faire saisir au P. Gabillon la manière de conduire votre école. Si vous échappez à la mître, vous pourrez l'employer à visiter vos missions où il vous rendra de grands services."

Le 20 avril suivant, aucune décision de Rome n'était encore connue. Le P. Grandin ne cachait pas son dépit à Mgr Pascal. "C'est encore une année de perdue. Il serait déjà temps que le nouveau titulaire put prendre des mesures pour visiter ses missions, pour se bâtir une résidence quelconque et former un district d'école qui nous donnerait un droit quand cette partie du pays sera rattachée au Manitoba."

Enfin le vicariat de Keewatin fut érigé le 12 juillet 1910 et quelques jours plus tard, le 24 août, une lettre de Mgr Langevin annonçait au P. Charlebois sa nomination à l'épiscopat. Il s'inclina humblement devant la décision du Saint-Siège. Le surlendemain, en apprenant la nouvelle si longtemps attendue, le P. Grandin lui écrivait: "Donc c'est fait. Vous allez être vicaire apostolique de Keewatin, évêque, et je comprends votre émoi et votre crainte. Cependant il ne faut pas reculer mais faire votre sacrifice généreusement et avec un véritable esprit de foi. Celui qui vous a choisi ne vous abondonnera pas."

La nouvelle de cette nomination ne fut connue que le 30, à St-Michel. Après avoir recu les compliments des maitres et des enfants, il partit le surlendemain pour Ottawa.

Les bulles papales, datées du 8 août arrivèrent le 25 septembre à Prince-Albert et furent immédiatement expédiées au Metropolitain. Maintenant que la nomination était officielle, Mgr Pascal l'annonça le 2 sentembre au bureau en demandant confirmation du choix du P. Gabillon comme principal. Le 5 octobre, le secrétaire McLean répondit: "Le bureau, bien qu'heureux d'apprendre la nomination du P. Charlebois à l'épiscopat, regrette de le voir quitter le principalat d'une école où il a atteint une si grande mesure de succès. J'espère que le niveau de l'école se maintiendra et, avec cet objet en vue, je prie Votre Seigneurie de vouloir bien convaincre le nouveau principal de la nécessité de consacrer le meilleur de ses forces à cette oeuvre afin que les rapports futurs de l'établissement constatent un progrès continu." Le 10 octobre il vint en personne annoncer la nouvelle de sa nomination au P. Gabillon et l'installer dans sa charge.

Le sacre de Mgr Charlebois, évêque de Bérénice, fut célébré dans l'église paroissiale de l'Assomption le jour de la saint André, des mains de Mgr Langevin assisté de NN. SS. Archambault, évêque de Joliette, et Bernard, évêque de Saint-Hyacinthe. Mal-

gré la solennité de la fête et l'innombrable affluence de prélats, le nouvel évêque ne pouvait oublier le P. Henri Grandin qui avait été son provincial et qui célébrait ce jour-là le trente-cinquième anniversaire de son sacerdoce. "J'adresse mes plus sincères félicitations au bon Père Grandin. Que ce cher Père daigne en même temps agréer l'hommage de ma plus vive reconnaissance pour les témoignages d'estime et d'affection qu'il m'a maintes fois manifestés. Pour être sincère je dois ajouter cependant que je lui conserve une certaine rancune pour avoir pu se vanter d'avoir contribué à ma nomination à l'épiscopat."

Après avoir passé l'hiver dans la province de Québec, Mgr Charlebois vint à Prince-Albert saluer Mgr Pascal et de là à Duck-Lake. C'était le 22 février 1911. On lui fit une réception enthousiaste à l'école Saint-Michel. La grâce du sacre lui avait rendu sa gaieté sans rien enlever à sa simplicité. Le lendemain de son arrivée il célébra la messe pontificale au milieu d'une grande affluence de gens et d'un nombreux cortège de prêtres, dans l'église de Saint-Michel parée de ses plus beaux atours. Après s'être délassé quelques jours dans cet atmosphère qui lui était si familier, il repartit pour Prince-Albert le 27 février à cinq heures du soir.



CHAPITRE V

L'interrègne du Père Victorin Gabillon

"Réussira-t-il?" s'écriait Mgr Pascal en apprenant le choix qu'on avait fait du P. Gabillon comme principal. Certes la position qu'on lui offrait était peu enviable et la situation bien délicate.

En partant pour la France, le bon P. Lecorre avait envoyé une circulaire à ses bienfaiteurs des Etats-Unis pour assigner une nouvelle direction à leurs efforts charitables, et, d'autre part, il était à prévoir que les aumônes des nombreux amis de Mgr Charlebois s'en iraient secourir les missions si nécessiteuses du Keewatin. En conséquence, bien que la situation de l'école St-Michel ne semblât nullement changée ni sa misère diminuée elle devait désormais songer à se comporter comme une grande enfant qui sort de tutelle à sa majorité et pourvoir par elle-même à ses propres besoins.

Il y avait encore d'autres points noirs à l'horizon. Au commencement de l'année 1910, le P. Charlebois, encore en charge, avait surpris des rumeurs inquiétantes mises en circulation dans le voisinage de Duck-Lake. On répétait que la construction d'une école de jour était imminente sur la réserve voisine. N'était-ce là que de simples racontars? Cependant plusieurs personnes affirmaient que cette nouvelle était bien fondée. L'agent lui-même, ayant été interrogé, n'osa pas nier que c'était, prétendait-il; le désir des Indiens.

Pour en avoir le coeur net, le missionnaire écrivit le 10 février 1910 au gouvernement d'Ottawa. La réponse ne tarda pas; elle était datée du 22 du même mois. "En réponse à votre missive, je dois vous dire que le bureau a été avisé que ces Indiens désirent avoir une école du jour; mais qu'aucune demande directe ne nous est parvenue jusqu'ici. Sous ce rapport je vous ferai remarquer que dans le texte du traité conclu avec eux, on trouve la clause suivante: "Et de plus, Sa Majesté consent à maintenir des écoles pour l'instruction des enfants dans les réserves ainsi formées, s'il le semble opportun à son gouvernement en Canada, toutes les fois que les Indiens de ces réserves le désireront." D'après la stipulation ci-dessus, vous voyez qu'il existe une obligation d'établir des écoles sur les réserves quand la chose est opportune."

Mgr Pascal voyant le mouvement d'hostilité contre l'école, continuer de plus belle, se décida à écrire lui-même une lettre de protestation auprès du gouvernement. Un mois plus tard il reçut la réponse suivante: "Votre lettre du 28 mai traitant de

l'établissement d'une école du jour à Duck-Lake, nous est parvenue et a été l'objet d'une étude minutieuse. D'autre part, une pétition en faveur de l'établissement d'une école nous a été envoyée par les Indiens des réserves de Beardy et d'Okeemasis. Cette affaire demande une considération des plus sérieuses; je dois donc vous informer que le surintendant de l'Education Indienne se rendra sur les lieux durant le cours de l'été afin d'enquêter sur les faits en question."

En effet, le 9 août suivant, M. Duncan C. Scott s'en vint à Duck-Lake. Durant son séjour, il procéda à une minutieuse inspection de l'école Saint-Michel, se rendit compte de tous les détails avec autant de tact que de courtoisie. Il se déclara satisfait et promit de s'intéresser à l'oeuvre. Que se passa-t-il à l'agence? Je ne sais.

Telle était la situation de l'école au moment où le P. Gabillon en prit charge. Il aurait suffi d'une étincelle pour mettre le feu aux poudres et amener un désastre. En effet si les Indiens de Batoche, de Maskeg et des autres réserves se fussent mis en tête d'imiter l'exemple de celle de Beardy et si le gouvernement de Sa Majesté eut jugé la chose opportune dans tous ces cas, l'école St-Michel ainsi dépeuplée n'aurait eu d'autre ressource que de fermer ses portes ou de mourir d'inanition.

Une autre question importante relative aux écoles indiennes devait être étudiée à Ottawa le 8 novembre 1910. Le gouvernement avait invité les évêques intéressés à y assister. Le 29 octobre le Père Provincial écrivit au P. Gabillon: "Pour ce qui est du voyage à Ottawa, je souhaite très vivement que Mgr Pascal vous y envoie à sa place, car pour moi, je ne pourrai y aller. Je pourrais même suggérer à Mgr Pascal de vous déléguer et vous pourriez vous entendre là-bas avec Mgr Charlebois qui est chargé de représenter Mgr Legal." Cette proposition ayant été acceptée le P. Gabillon partit le 2 novembre. "J'espère, écrit Mgr Pascal, que le P. Gabillon défendra notre école de Duck-Lake de concert avec Mgr Charlebois. L'agent de Duck-Lake nous fait une guerre sourde et promet aux Indiens une école du jour. De là vient qu'ils refusent de nous donner leurs enfants."

Le 15 novembre le P. Grandin reçut la première lettre du P. Gabillon qui lui donnait le résultat de ses entrevues avec le ministre de l'Intérieur et le surintendant de l'Education. Les affaires traitées dans la capitale étaient groses de conséquences; aussi, sans délai, le P. Provincial écrivit à Mgr Pascal: "Nous nous trouvons en face d'une proposition très grave et très sérieuse et demandant une solution prompte. Je comprends qu'il est question pour l'évêque ou pour les Oblats d'acheter la bâtisse et la terre avec toute responsabilité pour les améliorations que demande le gouvernement et pour toutes les constructions et

réparations qui peuvent devenir nécessaires. Les améliorations à elles seules doivent monter à quatorze ou quinze mille piastres. C'est sérieux et il y a à regarder à deux fois. Le but de cette lettre est de vous demander si vous voulez devenir propriétaire parfait de l'école avec toutes les charges qui se rattachent à ce titre. Si Votre Grandeur ne peut pas ou ne veut pas acquérir l'école, nous nous déciderions sans doute à le faire, mais à la condition, bien entendu, que Votre Grandeur nous en laisse la libre administration au point de vue matériel."

Six jours plus tard, le P. Grandin pouvait écrire au P. Gabillon: "Dans une lettre que j'ai devant moi, Mgr Pascal m'a dit qu'il nous laisse maîtres de l'école St-Michel et que nous pouvons nous considérer libres d'acheter le terrain et tout l'établissement."

Une affaire d'une telle importance réclamait une mûre réflexion avant de s'y lancer. Cependant le bureau talonnait le provincial. Le 17 janvier 1911, il lui envoyait les papiers à signer: "Ci-joint je vous envoie en double exemplaire la formule du contrat entre Sa Majesté le roi et les Oblats de Marie Immaculée des Territoires du Nord-Ouest au sujet de l'entretien et de l'administration du pensionnat de Duck-Lake lequel a été signé par le député surintendant des Affaires Indiennes."

Le 11 mars, le P. Grandin se disait prêt à le signer lui-même. Mais il demandait des garanties au sujet des écoles du jour. "Avant de me rendre à votre bureau, écrit-il, j'ai eu une conversation avec l'honorable M. Frank Oliver. J'ai attiré son attention sur le fait que les Indiens des réserves voisines ainsi que ceux de Batoche et d'autres petites réserves, ont demandé au bureau d'établir des écoles du jour chez eux. J'ai fait remarquer au ministre que, si on le leur accordait, il serait inutile d'essayer de maintenir notre pensionnat, car tous ces Indiens lui préféreront leurs petites écoles pour leurs enfants. L'honorable personnage me répondit qu'il ne désirait pas plus que moi ces petites écoles pour les réserves. Cependant, la semaine dernière, on m'a dit à Duck-Lake que l'agent répétait aux Indiens qu'ils devraient et pourraient obtenir les écoles qu'ils désiraient et, comme conséquence immédiate, ils continuent à refuser de confier leurs enfants à l'école St-Michel qui à l'heure actuelle est loin d'être remplie."

"Avant donc d'entreprendre les réparations demandées pour notre école de Duck-Lake, j'attendrai que vous m'ayez répondu au sujet des écoles du jour et que vous m'ayez promis de notifier à vos agents que l'école St-Michel est amplement suffisante pour les besoins actuels. Autrement il me serait impossible d'encourir des frais si considérables avec la perspective d'être obligé sous peu de fermer les portes de l'établissement faute d'élèves."

Le 5 avril, le secrétaire du bureau répondit: "C'est bien entendu. Nous n'ouvrirons pas l'école du jour de la réserve de Beardy; comme l'école St-Michel est a proximité de la réserve, les Indiens doivent faire leur possible pour profiter des avantages qui y sont offerts pour l'éducation de leurs enfants. L'agent recevra des instructions en ce sens. Pour le moment nous ne pouvons pas donner une décision semblable en faveur de la réserve d'One-Arrow. Quant aux autres réserves, nous ne pouvons refuser des écoles de ce genre si un jour ou l'autre elles en font la demande et si nous jugeons opportun de satisfaire leur requête."

Il y avait un point de gagné, mais la victoire était loin d'être complète. Aussi le P. Grandin était-il préoccupé de mettre l'administration de l'école St-Michel entre les mains d'un homme capable de continuer la lutte et d'assurer le succès. Le conseil vicarial du 3 mai, jeta les yeux sur le P. Henri Delmas: il s'agissait désormais de le faire agréer par l'évêque de Prince-Albert. Il lui écrivit donc le jour même. "Votre Grandeur s'opposera-t-elle à la nomination du P. Delmas comme principal de l'école de Duck Lake? Par sa prestance et sa force, il en imposera facilement aux enfants, même aux plus grands, et je crois qu'il ferait un bon principal et pourrait s'occuper des Indiens des réserves environnantes." Le 15 mai Mgr Pascal répondit: "Quant à St-Michel, j'approuve totalement la nomination du P. Delmas. Evidemment c'est l'homme qu'il faut ici. Le P. Gabillon! Il a ses qualités et ses défauts comme tous, mais j'ai peur qu'il ne tienne pas devant le fanatisme et les menées sourdes et hypocrites de l'agent et de ses Indiens."

Le P. Gabillon redoutait de quitter l'école de peur de retourner dans l'Alberta; Mgr Pascal intercéda pour lui. "Au sujet du P. Gabillon, répondit le P. Grandin, je ne crois pas qu'il puisse rester principal de l'école parce que, sous son gouvernement la discipline s'en va. Ma conviction est qu'il est trop faible et que les grands sentant cette faiblesse en abusent. Au temps de Mgr Charlebois aucun grand n'aurait osé se permettre ces révoltes, et avec le P. Delmas, je suis sûr qu'ils ne tenteront même pas de le faire. Je pourrais peut-être garder le P. Gabillon à l'école pour s'occuper des Indiens des alentours. En tout cas, le P. Delmas devra être principal."

Le premier juillet 1911, le P. Delmas arriva à l'école St-Michel; mais ce fut au mois de septembre que le P. Grandin écrivit officiellement à M. Duncan C. Scott pour le faire agréer comme principal à partir du commencement du trimestre.

CHAPITRE VI

Administration du Père Henri Delmas

Sous la direction sage et ferme du R.P. Henri Delmas la situation, si critique tout d'abord, changea subitement de tournure; un an plus tard, l'arrivée d'un nouvel agent, M. C. Pan. Schmidt, acheva de rétablir le calme et la paix. Désormais le nouvel agent et le missionnaire travaillèrent de concert pour le plus grand intérêt de l'école et des réserves.

Le P. Delmas arrivait au commencement d'un nouvel ordre de choses. En 1911, lorsque M. Frank Oliver était ministre de l'Intérieur et surintendant des Affaires Indiennes, les Oblats, à la demande du Gouvernement Canadien, se rendirent acquéreurs du terrain, des bâtisses, du bétail et de l'outillage agricole de l'école St-Michel, de sorte qu'ils devenaient les seuls légitimes propriétaires de l'établissement. Mais le gouvernement, avant de leur donner droit à tous les avantages d'une école de première classe, exigeait d'eux trois améliorations: la canalisation de l'eau courante et potable dans toutes les parties de la maison, un bon système d'égouts et une infirmerie spéciale pour les maladies contagieuses. Ce furent là les premiers travaux entrepris sous ses ordres et il y dépensa près de vingt mille piastres.

Toutefois toutes ces améliorations si dispendieuses ne rendirent pas son éclat à l'école St-Michel. On ne fait pas du neuf avec du vieux; on n'enferme pas le bon vin dans de vieilles outres; et malheureusement l'établissement donnait déjà des marques visibles de décrépitude. Le P. Delmas écrivait: "C'est en 1894 que les bâtisses actuelles ont été commencées, mais à la mode de ce temps-là, en bois et sans aucune fondation. Vous pouvez juger de leur état aujourd'hui. Tout tombe en ruine; on voit le jour à travers les planchers. Nous pouvons tomber dans la cave n'importe quel jour. Tout le monde est frappé de cet état de vétusté et de l'état irréparable où se trouvent ces bâtisses. Non seulement les étrangers, mais même les fonctionnaires publics, se demandent pourquoi on ne nous donne pas un établissement plus moderne. Un inspecteur ne craignait pas d'écrire: "A l'heure actuelle la bâtisse est absolument insuffisante, bien qu'elle ait pu être satisfaisante et faire l'affaire dans le passé. Le danger d'incendie, à mon avis, devrait être une raison pour la condamner aujourd'hui."

Trois tentatives d'incendie vinrent à peu d'intervalles renouveler les craintes du principal. "Il faut que le bon Dieu vous aime bien, lui écrivait le P. Henri Grandin, et que votre école fasse bien de la peine au diable, puisqu'il s'acharne à vouloir la



Rév. Père H. DELMAS, O.M.I.
quatrième principal

détruire. Espérons que vos bons anges ne lui permettront pas de réussir."

Toutefois, il ne fallait pas tenter Dieu: aussi devant ces dangers sans cesse menaçants, le P. Delmas se décida, le 23 septembre 1921, à solliciter du gouvernement la construction d'un établissement moderne, salubre, à l'épreuve du feu et pouvant contenir cent soixante-quinze pensionnaires; peu lui importait qu'on laissât aux Oblats le soin de bâtir à leurs frais moyennant une aide généreuse du gouvernement, ou que celui-ci se chargeât de l'entreprendre après avoir racheté les propriétés des Oblats. Cependant, d'Ottawa, le P. Guy le persuada de choisir de préférence cette dernière alternative: Je persiste à vous conseiller de tout laisser au gouvernement qui se portera acquéreur de vos propriétés et, à l'avenir, se chargera de toutes les améliorations et réparations. Du reste je sais que certainement il préfère loger ses pupilles "chez lui". Ainsi en fut-il.

Les lenteurs des administrations sont devenuees proverbiales; mais le P. Delmas au lieu de se croiser les bras en attendant la décision finale, déploya une activité extraordinaire pour hâter l'heureux résultat qu'il escomptait. Enfin, le 19 novembre 1923, le P. Guy lui annonça la bonne nouvelle. "La lettre de Mgr Prud'homme et ses démarches auprès des ministres et surtout de Mr. Stewart, le travail du Dr Uhrich, de même que votre beau rapport, il y a deux ans, tout a contribué à obtenir le succès désiré et nous voilà donc partis pour la grande entreprise." Il partit donc le 4 janvier 1924 pour Ottawa afin d'aider l'architecte Orr du Département à tirer les plans du nouvel établissement.

Le 18 juin suivant, le contrat de construction fut adjugé aux entrepreneurs Smith Brothers & Wilson de Régina pour la somme de 126,800 piastres et les travaux commencèrent le 4 juillet pour se continuer sans interruption jusqu'au 4 février 1925. A cette date ils étaient pratiquement terminés. L'ameublement et le déménagement durèrent encore quelques mois.

Le 2 avril dans l'après-midi, les Soeurs et les derniers enfants firent leurs adieux à la vieille demeure qui semblait toute triste de leur départ. Combien d'illustres personnages elle avait abritée! Deux gouverneurs généraux, un délégué papal, Mgr Stagni, des supérieurs généraux comme Mgr Dontenwill et Dom Gréa, des évêques, des premiers ministres et bien d'autres! Combien de joyeuses fêtes ne rappelait-elle pas, cette vieille amie! Aussi, avec tous ses souvenirs en tête, l'arrivée dans le nouveau palais se fit sans joie et sans enthousiasme de la part du personnel aussi bien que des enfants. Le lendemain, Mgr Prud'homme vint bénir l'édifice, cérémonie qui fut suivie du premier banquet dans la vaisselle neuve.

Cependant l'ouverture officielle n'eut lieu que le 15 juillet suivant. Quinze cents Indiens s'y trouvaient présents. Pour nourrir cette foule, on sacrifia sept boeufs; puis d'innombrables

provisions furent distribuées suivant les directions des différents chefs: sacs de farine et de sucre, paquets de thé, boîtes de saindoux, etc. Une messe solennelle fut célébrée en plein air, sur la galerie de la façade, par le P. Husson, O.M.I. Le P. Alphonse Jan adressa la parole en anglais à la foule des invités et le P. Delmas parla en cris à ses chers Indiens réunis.

A midi, un banquet, présidé par Mgr Brodeur, P.A. représentant Mgr Prud'homme, fut servi dans la salle de récréation des filles au clergé et à toutes les notabilités présentes. A trois heures, les invités se réunirent de nouveau pour une séance de chants, de musique et de déclamations. Un élève lut une adresse débordante de gratitude envers les Oblats, les Religieuses, les gouvernements tant fédéral que provincial et trois corbeilles de fleurs furent présentées à Mgr Brodeur, au P. Guy et au Dr. Uhrich. De nombreux discours furent prononcés par les invités. Il serait trop long d'en donner même un simple résumé. Nous nous contenterons de citer celui des anciens élèves. "Nous désirons exprimer notre sincère reconnaissance et nos remerciements à tous ceux qui ont contribué à assurer l'érection de ce



LA NOUVELLE ECOLE

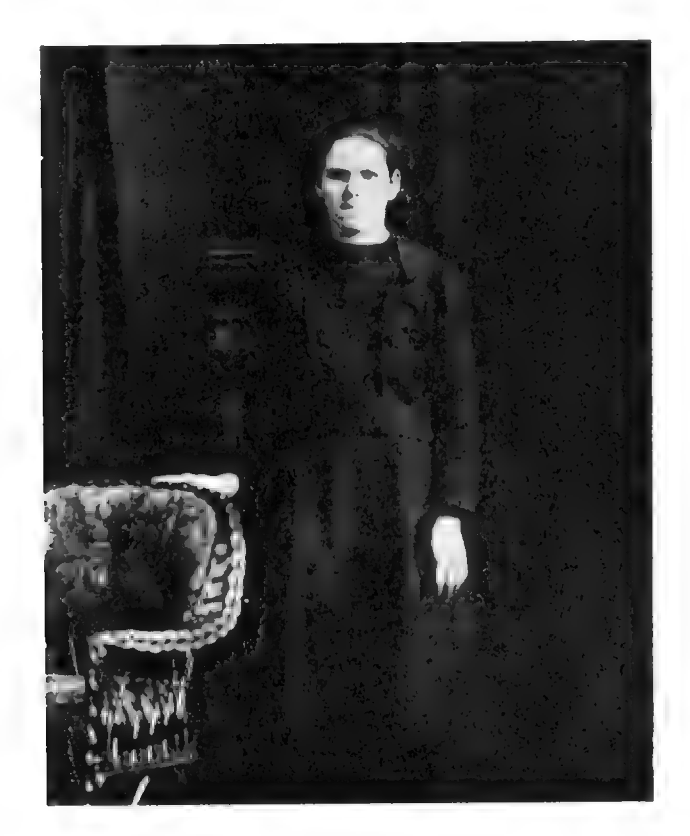
magnifique édifice. Nous leur donnons l'assurance de la haute estime que nous éprouvons à la vue de leur générosité et de leur aide à notre égard. Continuez à nous aider; ne nous abandonnez pas dans nos besoins; car nous réalisons parfaitement qu'une nouvelle école où nous pourrons faire instruire nos enfants, devra nous rapprocher du but vers lequel tendent nos efforts en nous faisant excellents chrétiens et loyaux citoyens."

Les soucis et fatigues de la construction et de l'aménagement de l'école obligèrent le P. Delmas à se rendre au pays natal pour un repos bien mérité. Pendant son absence. le 3 mai 1924, un incendie détruisit de fond en comble en moins d'une heure le vieux Saint-Michel. En apprenant ce désastre, le P. Delmas s'écria "Deo Gratias", remerçiant le bon Dieu d'avoir retardé cette épreuve jusqu'au jour où ses protégés fussent en sûreté dans un établissement moderne. Cependant cet accident avait créé de nouveaux besoins, car les familles de nos employés y logeaient encore et on y remisait notre grain et notre glace. Comme déjà auparavant nous n'avions plus de poulailler et que l'étable tombait en ruine, les dépendances de l'école se réduisaient au minimum. Le Département y remédia sans retard: en moins de deux ans, il fit construire une étable, un poulailler, une porcherie, un abattoir, une glacière, une remise pour l'outillage agricole et les voitures et enfin deux cottages pour les familles des employés.

Peu de temps après le retour du P. Delmas, la statue en bronze de St-Michel fut hissée sur le fronton de la façade en témoignage de sa tutélaire protection.

Le beau jardin du P. Paquette avait dû être abandonné, il fallut en commencer un autre. L'architecte d'Ottawa eut l'obligeance d'intéresser à cette entreprise le ministère de l'Agriculture. Grâce à cette intervention opportune les surintendants de la ferme expérimentale de Rosthern et de la ferme forestière de Sutherland fournirent les plants nécessaires pour les coupe-vents et la plantation initiale. Ils continuèrent ensuite à nous procurer au fur et à mesure des besoins, les arbres, arbustes, boutures et plants nécessaires à l'embellissement du parterre.

Le P. Delmas était, avec raison, fier de la prospérité de son école. Aucune autre institution du même genre, ne pouvait se vanter d'avoir de si beaux et si nombreux chevaux de labour, un troupeau si considérable, une telle variété de machines agricoles et une si grande étendue de terres arables et fertiles. Aucune n'obtenait de si beaux succès aux expositions ou aux concours agricoles. En 1925, au concours de labour de Duck Lake, un des élèves remporta le championnat. "Il n'avait que 17 ans et con-



Une ancienne élève (1922-1924)
ALICE GOODVOICE
Sourde-muette, morte à Montréal

duisait le seul attelage en flèche sur le terrain, écrit le journal de Saskatoon. M. E.-C. Jarvis, membre de la branche agricole de l'Université de Saskatchewan, faisait remarquer que c'était la première fois, durant des nombreuses années d'arbitrage, qu'il avait vu un jeune homme l'emporter sur tous les concurrents même sur des experts qui avaient parfois enlevé tous les prix. L'honneur, ajoutait-il, rejaillit sur l'école et ses instructeurs qui procurent une telle formation à de si jeunes Indiens."

Aussi un des principaux fonctionnaires du bureau des Affaires Indiennes avouait ingénûment que le bureau avait été quelque peu injuste envers notre école parce qu'elle faisait le même travail que les écoles industrielles, et quelques fois mieux sur certains points, sans avoir jamais reçu les mêmes avantages pécuniaires.

A l'occasion d'une circulaire demandant les vues des principaux sur les meilleures méthodes pédagogiques pour l'avancement des Indiens, le P. Delmas crut le moment propice pour expliquer la cause de ses succès. Il ne s'arrêta pas à discuter pour savoir s'il devait viser à faire de ses Indiens des commis de banque ou de magasin, ou même des ouvriers techniciens pour la ville. Il savait trop bien qu'en dehors de la réserve, ils n'arriveraient qu'à augmenter un jour ou l'autre le nombre des sans-travail et des perturbateurs publics.

Il continue: "Ici, nos Indiens de l'Ouest possèdent d'immenses espaces de terrain et, bien souvent les plus fertiles du pays. Voilà pourquoi il me semble que c'est à la culture de la terre que nous devrions former nos enfants afin qu'ils puissent en tirer profit et vivre dans l'aisance. En conséquence, on doit tout d'abord les dégoûter des voyages, de la chasse, du vagabondage et leur faire aimer leurs champs et la culture soigneuse, les encourager à se créer un agréablt chez soi et chercher leur bonheur dans la possession d'une bonne épouse et d'une belle famille.

"Par nature l'Indien aime les chevaux. Mais on doit lui montrer à en prendre soin, à mesurer leur force de résistance, à apprécier la somme de travail qu'ils peuvent fournir, à connaître la nourriture et le repos qui leur sont nécessaires. Pour cela il faut employer toute une année et une saison complète au travail sans arrêt, avec les mêmes chevaux.

"Il en est de même quand il s'agit du labour qui doit se faire soit au printemps, soit en été, soit à l'automne. Il aura alors l'occasion d'apprendre comment arranger la charrue pour ces différentes espèces de labour. Il verra aussi et comprendra la nécessité de différents modèles de herses pour les champs en culture. Il devra savoir choisir son grain de semence et voir pourquoi et comment on désinfecte le grain à la formaline.

"Avant de quitter l'école il devra pouvoir se servir d'un semoir, d'une faucheuse, d'une moissonneuse-lieuse, en comprendre le mécanisme et savoir les réparer au besoin. On lui montrera la manière de construire parfaitement une meule de foin. On lui fera prendre l'habitude de bien soigner le bétail. On lui donnera en outre quelques notions générales et pratiques sur la manière de travailler le bois, de réparer les harnais et, si possible, de forger le fer.

Toutes ces considérations m'obligent à conseiller fortement que, durant une année ou deux avant leur départ, les grands garçons soient entièrement consacrés à l'ouvrage. Tout au plus pendant la saison morte pourront-ils suivre la classe pendant une heure ou deux.

Quelques fois, pendant sa dernière année de formation, un jeune homme pourrait obtenir la permission d'aller se préparer

une ferme sur la réserve avec l'aide, sinon de l'école, du moins de l'agent.

Quant aux jeunes filles, elles doivent se préparer à être de bonnes ménagères sachant faire la cuisine, laver le linge, réparer les vêtements, tenir la maison propre et rangée et même entretenir un jardin potager."

Telle était la méthode qui assurait le succès de l'école du P. Delmas. Aussi quelle ne fut pas la déception de ce dernier en recevant la circulaire du 15 juin 1934 qui défendait de garder les enfants âgés de plus de 16 ans sans permission d'Ottawa. "Voudrait-on, écrivait-il, nous enlever l'aide et le travail des enfants?"

Par voie indirecte le bureau essaya de corriger la fausse impression causée par la circulaire. "La circulaire n'établit pas que les élèves doivent être libérés aussitôt qu'ils ont atteint l'âge de seize ans. Elle remarque simplement que, lorsqu'on désire retenir un enfant dans une école résidentielle après cet âge, il faut en obtenir la permission. On comprend très bien qu'il puisse y avoir souvent de bonnes raisons pour retenir les enfants dans les écoles de ce genre après seize ans accomplis."

Du reste les demandes d'admission se faisant d'année en année plus nombreuses, il se trouva contraint de réduire chaque



Fanfare de l'Ecole (1939)

année le nombre de ses "working-boys" pour faire place aux nouvelles recrues. Ce fut un sacrifice pénible mais devenu nécessaire.

Le P. Delmas gouvernait l'école Saint-Michel depuis un quart de siècle. Cet anniversaire ne pouvait rester inaperçu. Les Indiens furent invités à venir célébrer cette fête jubilaire le 14 juillet 1936. Cent trente six familles répondirent à cette invitation. Le P. Delmas les traita royalement. Le Père jubilaire chanta la grand'messe d'action de grâce dans la chapelle publique; le P. McCabe y prêcha en anglais et le P. Jules Calais en langue crise.

A deux heures de l'après-midi, il y eut une séance dans une des salles de l'école. Les chefs Bighead et Prosper des deux réserves voisines parlèrent en cris pour offrir au P. Delmas les témoignages de leur reconnaissance; M. C. Pantaléon Schmidt, agent des Indiens, offrit ensuite les voeux du bureau des Affaires Indiennes. Puis le bon P. Delmas se leva et laissa parler son grand coeur.

Vingt-cinq ans! Un quart de siècle! Quel poids de soucis, de tracas et de peines de toutes sortes cela ne représente-t-il pas! Sa santé s'en ressentait et lui rendait le travail pénible et parfois impossible, malgré le courage qu'il montrait à réagir contre le mal. Son successeur éventuel, le R.P. Georges-Marie Latour était arrivé le 16 juin de l'année précédente. Pendant trois ans encore il s'appliqua à le mettre au courant des rouages compliqués de l'administration et l'initia aux mystères de la langue crise. Puis sachant que l'avenir de l'école allait être remis entre bonnes mains, il demada à être relevé de ses fonctions. Le 26 janvier 1939, le R.P. Provincial répondit: "Le conseil accepte à regret votre démission comme principal de l'école que vous dirigez depuis plus de vingt-cinq ans et au service de laquelle vous avez épuisé vos forces. Puis-je vous dire combien j'apprécie le dévouement, le zèle, la bonhomie et la cordialité avec lesquels vous vous êtes acquitté de votre devoir et grâce auxquelles vertus et qualités vous avez fait tant de bien. Je vous remercie de tout coeur d'avoir accepté de rester à l'école pour continuer à guider et encourager votre jeune successeur."

La transmission des pouvoirs ne devait avoir lieu que le premier jour d'avril. Elle se fit sans apparat: en arrivant à table, le P. Delmas poussa le P. Georges-M. Latour vers le siège présidentiel en lui disant de commencer le Bénédicité. Tous avaient compris par ce geste que le P. Delmas n'était plus à la tête de l'école Saint-Michel.



REV. P. HENRI ROUTHIER, O. M. I.
Provincial des Oblats

CHAPITRE VII

Les dernières années du Père Delmas

Ceux qui avaient connu le P. Delmas dans la cinquantaine ne pouvaient se lasser d'admirer sa stature imposante, sa forte carrure, son torse d'athlète et ses muscles d'acier, gages et présages d'une longue et brillante carrière. Cependant, dix ans plus tard ce corps vigoureux était déjà miné par l'étreinte du mal qui devait l'emporter. A cette époque il commença déjà à se plaindre de malaises indéfinissables, étouffements, accablement, affaissements, qui apparaissaient surtout à la suite de brusques changements de temps. C'était le coeur qui fonctionnait mal. Il essaya toutes sortes de remèdes et de traitements qui lui donnaient l'illusion d'une amélioration passagère.

En 1936, au mois de février et aussi au mois de septembre, il eut deux crises plus douloureuses qui l'obligèrent à aller à l'hôpital St-Paul de Saskatoon; mais l'administration de son école qui le tracassait tant, l'arracha trop vite au repos prolongé que le docteur lui conseillait.

A partir du 27 novembre les crises cardiaques devinrent de plus en plus fréquentes et violentes. En outre la jambe gauche commença à enfler et cette enflure résistait à tous les bons soins de la soeur infirmière. "J'ai attendu tant que j'ai pu avant d'aller à l'hôpital, écrit-il le 24 décembre. Ce n'est que quand j'ai vu que je ne pouvais plus rien faire et que je devenais même un embarras à l'école, surtout au temps de Noël, que je me suis décidé à m'y rendre, dimanche dernier, 20 décembre. Je suis encore sous observation... Le docteur McDonald vient d'arriver et il me dit que, quand j'ai eu une attaque de coeur en février et aussi en septembre dernier, j'aurais dû garder le lit plus longtemps; mais maintenant il m'a remis aux soins du docteur Balzan, spécialiste pour les maladies de coeur, qui me dira quand m'en aller et quoi faire."

Ce dernier diagnostiqua une phlébite de la jambe gauche, en plus de la maladie de coeur. "Pourtant, ajoute le P. Delmas, il se fait fort de me remettre sur pied; mais il ne dit pas sur quel pied. Je crains que ce soit sur un pied qui ne sera pas bien solide. On me fait maigrir; mais il y avait déjà trois mois que je maigrissais auparavant."

Le 31 janvier 1937, le P. Delmas fut heureux d'annoncer de meilleures nouvelles à son provincial: "La phlébite est passée sans l'inflammation de la jambe que craignaient les docteurs. Maintenant on soigne cette jambe gauche deux fois par jour avec des bains de soleil artificiel. La langue se nettoye; l'appétit revient; mais la "low caloric diet" continue à faire disparaître mon

embonpoint. Je ne puis pas encore dire la messe, car aussitôt que je me pose un instant sur ma jambe malade, elle recommence à enfler."

Huit jours plus tard, il écrivait encore: "La jambe est bien guérie, mais le coeur n'est pas mieux: oppression et respiration courte encore. La tête n'est pas solide non plus. Je ne puis encore dire la messe. Je n'ose pas me promener beaucoup dans le corridor de peur que ma jambe gauche ne rempire; c'est du reste le conseil du docteur. J'ai maigri de dix-huit ou vingt livres. Le régime est bien dur encore. Des fois je sens la faim; mais je mange rarement encore avec appétit."

Après une absence de près de deux mois, il revint à l'école Saint-Michel. "Me voici rendu à l'école depuis le 17 février à midi. Ayant appris que la soeur Marie de Lorette était morte, je tenais à montrer ma sympathie aux Soeurs, à la voir, prier pour elle et lui faire chanter un service à l'école, car elle est enterrée dans notre cimetière. Le docteur Baltzan me donna congé. Je vais mieux, mais je me sens faible; la tête et le coeur sont faibles. Je suis mon régime "in quantum possum".

Le 11 mars, il donne encore de ses nouvelles au père provincial: "Je vous dirai que ça ne va pas trop mal. Je suis sorti tous les jours la semaine dernière, mais actuellement nous avons un temps humide et froid qui m'empêche de le faire. Je suis la consigne comme vous le voulez et comme les docteurs l'ont conseillée. Je ne descends au réfectoire que le midi. Dimanche dernier, j'ai été bien fatigué toute la journée: j'avais dit la messe de communauté et distribué la communion. J'avais aussi payé quelques cordes de bois aux Indiens la veille. Je ne crois pas que ce fut excès de fatigue; je l'attribue plutôt au changement de temps qu'à autre chose."

Un mois plus tard, il écrit: "Le mieux se fait sentir bien doucement; je sens un peu plus de vie tous les jours."

Désormais sa santé si profondément ébranlée se maintiendra avec des hauts et des bas. "Certains jours, dit-il, je suis assez bien; puis, tout d'un coup, il faut que je me couche. Je n'ose plus voyager à cause de cette fatigue qui vient sans avertir et sans qu'on s'en doute. Il est inutile d'essayer de réagir. C'est impossible: le malaise est trop général et trop violent."

Dans ses meilleurs moments, il essaye de rendre service à son successeur en l'initiant à ses fonctions, l'encourageant dans ses efforts, applaudissant à ses succès et l'aidant dans son ministère autant que son état de santé le lui permet. Il lui est impossible de chanter la messe, mais de temps en temps il peut prêcher en langue crise en s'asseyant près de la balustrade. Il ne manque jamais de le faire à Noël et à Pâques, jours où les Indiens étrangers se trouvent réunis en grand nombre. Il confesse aussi dans sa chambre les vieux et les vieilles qui ne connaissent que la langue

indienne. Il enseigne aux tout-petits le catéchisme de première communion dans leur langue maternelle. En un mot, il essaye de se rendre utile le plus possible.

Bien souvent des crises plus aiguës l'obligent à un séjour plus ou moins long à l'hôpital Saint-Paul de Saskatoon, non pas qu'il espère y trouver la guérison, mais au moins un peu de repos et un soulagement momentané. Il ne se fait plus d'illusion depuis le jour où le médecin, à sa demande, lui a parlé franc, ne lui promettant pas plus de deux années de vie; il regarde donc la mort en face et s'y prépare journellement.

Le 19 décembre 1941, le P. Delmas, après avoir célébré la sainte messe avec beaucoup de difficulté, dut se retirer dans la grande chambre qui lui servait d'infirmerie. Il se déclarait à bout de forces et il s'alita pour ne plus désormais se lever que quelques instants chaque jour. Son état était critique et empirait d'heure en heure. L'enflure des jambes était rebelle à tous les traitements et gagnait d'autres parties du corps. Je ne l'avais pas vu depuis la mi-juillet. Aussi quand je le visitai le surlendemain de Noël, je ne pus cacher à son regard inquisiteur un mouvement de surprise à la vue de son visage hâve, ses yeux cernés, ses traits étirés et ses bras émaciés. "Tu vois, me dit-il, voilà où j'en suis. Je m'en vais, mais je suis prêt." Puis il ajouta en souriant: "J'ai, tout de même, roulé le Dr Baltzan: les deux ans de vie qu'il hésitait à me donner, sont déjà écoulés et je vis encore." Pendant les quelques jours que je passai à Saint-Michel, il voulut me dicter les souvenirs d'un passé qui lui était cher et dont il voulait faire profiter les autres. Le lendemain de l'Epiphanie, après un dernier adieu, je quittai ce bon ami laissant tout espoir de le revoir sur terre.

Le 23 février 1942, à la suite d'une crise cardiaque assez sérieuse, il demanda l'extrême onction. Le P. Latour la lui administra en présence de quelques Pères et religieuses après le coucher des enfants. Ce n'était pas encore la fin.

Le jour de Pâques, 5 avril, il se sent plus souffrant; il est surtout bien triste. "Oh! disait-il, que je voudrais pouvoir me lever pour aller encore une fois prêcher à ces pauvres Indiens venus de si loin!" Beaucoup vinrent le voir. Il défendit de leur interdire l'entrée de sa chambre malgré le surcroît de fatigues que lui occasionnaient ces allées et venues.

Quelques jours plus tard, son supérieur écrivait au provincial: "Le Père faiblit toujours et ne peut presque plus se lever. Il a les jambes très enflées ainsi que l'abdomen et le dos. Mais il est très résigné et nous parle de la mort comme un prêtre qui n'a passé sa vie que pour Dieu et les âmes."

A la demande du P. Delmas, le Frère Kacl arriva le 27 avril pour aider la soeur infirmière à le soigner, à le lever ou lui faire changer de posture.

En apprenant son état critique, ses parents et amis s'empressaient de venir le revoir une dernière fois. Mgr Duprat lui rendit visite avant son départ pour l'Est. Le 5 mai, Mgr Murray, évêque de Saskatoon, vint à son tour pour le bénir. Il fut profondément impressionné par cette bénédiction épiscopale et ne put dominer son émotion.

Son corps affaibli et défiguré par l'oedème n'était plus qu'une plaie vive et suppurante sur les parties où il reposait. Il fallait le mouvoir avec d'infinies précautions. Le 9 mai, on eut grand'peine à le déposer quelques instants sur son fauteuil et à le recoucher. On crut qu'il allait défaillir. Toute la journée, il récita l'Ave Maria appuyant sur les derniers mots, et même, la nuit venue, il la répétait encore presque sans interruption bien que sa parole fut devenue de plus en plus empâtée.

Le 10 mai, vers une heure du matin, le Frère A. Kacl qui le veillait, vint chercher la directrice et la Soeur infirmière et réveiller les Pères car il était évident que la fin approchait. Le R.P. Georges M. Latour, arrivé à son chevet, lui fit renouveler ses voeux de religion, car il avait encore toute sa connaissance, puis il commença la récitation du rosaire qu'il suivait avec une grande attention. A cinq heures, le malade ferma les yeux et s'arrangea comme pour dormir. Le P. Latour commença alors les prières des agonisants qu'il fit suivre de quelques autres invocations. La respiration du malade devenait de plus en plus faible et, vers six heures quarante cinq, elle s'éteignit comme une flamme qui manque d'aliment. Quand son provincial arriva quelques heures plus tard, il se trouva en présence d'un cadavre.

Lorsque le corps eut été embaumé, le P. Provincial fit la levée du corps et le cercueil fut transporté à l'église Saint-Michel où, jusqu'à l'enterrement ses enfants et ses amis vinrent sans interruption prier pour l'âme du défunt.

Le 13 mai, les funérailles prirent le caractère imposant d'un cortège triomphale où l'on distinguait tout à la fois le respect, la piété filiale et la douleur poignante, tant le missionnaire s'était fait d'amis et d'admirateurs. Beaucoup pourtant ne purent y prendre part et durent se contenter d'exprimer leurs regrets et leur admiration pour le disparu. C'était en effet pour eux une forte personnalité dans tous les sens et, de plus, extrêmement attachante. C'était pour d'autres en toute vérité "un homme extraordinaire dont les bonnes oeuvres étaient connues et appréciées de tous sans distinction de rang ou de croyance. En fait d'influence sociale et d'habileté à mener dans tout ce qui concernait le développement de la Saskatchewan, son rôle fut d'une magnitude peu commune parmi les gens de cette province."

Aussi aux deux messes solennelles qui se succédèrent, l'église Saint-Michel regorgeait de monde. Le R.P. Routhier, en anglais et en français, et le P. Beaudry, en langue crise, firent ressortir

en chaire les causes de cette irrésistible attirance qui étaient sa grande bonté de coeur et son zèle inlassable; ils supplièrent tous ceux qu'il avait tant aimés et si souvent secourus de lui prouver leur sincère reconnaissance par leurs prières et leurs sacrifices.

Un clergé nombreux assistait aux funérailles. Mgr H. Desmarais, vicaire général, représentait son évêque retenu au loin. Mgr G. Murray, évêque de Saskatoon, comme dernier gage d'une profonde amitié, présida l'absoute. Le R.P. Routhier, son provincial bénit la fosse creusée à l'endroit que le défunt avait désigné lui-même afin de reposer au milieu de ses enfants, amis et collaborateurs auxquels il avait facilité la montée vers le ciel. De cette tombe, il continuera à prêcher à ceux qui lui survivent et à tracer la voie à ceux qui le remplacent. "Son travail a toujours été de la plus haute valeur, écrit un fonctionnaire du bureau des Indiens, et je ne doute pas que son souvenir contribue à inspirer à d'autres le désir de reprendre son oeuvre au point où il l'a laissée."



Une Soeur de la Présentation

CHAPITRE VIII

Débuts du Père Georges-Marie Latour

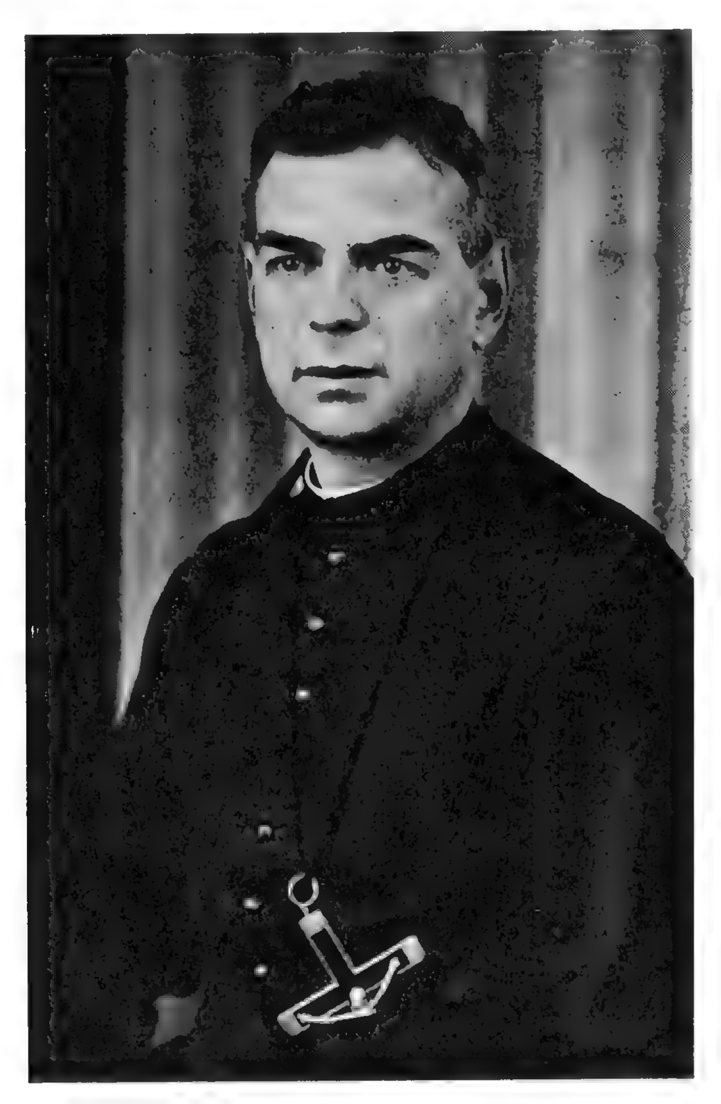
A l'époque où le R.P. Georges Marie Latour prenait en mains la direction de l'école Saint-Michel, il ne restait plus que cinq années avant la date du cinquantenaire. Si court que soit ce laps de temps, il est d'autant moins possible de le laisser dans l'oubli, que le jeune et entreprenant principal en a profité déjà pour faire de grandes et belles choses. Pour ne pas éffaroucher sa rare modestie, je ne parlerai que de ce que tous les visiteurs ont le loisir de connaître et d'admirer.

"A tout seigneur tout honneur" dit le proverbe. Ce fut donc la chapelle du Maître et Seigneur qui fut l'objet de ses premiers soucis. Déjà en juillet 1938, alors qu'il n'était que l'assistant du principal, il avait entrepris la construction d'un magnifique autel surmonté d'un imposant baldaquin suivant les plus strictes exigences de la sainte liturgie, puis il le vêtit des plus riches parures. Ensuite il remplaça petit à petit les chasubles raides et étriquées d'autrefois par des ornements amples et souples si appréciés de nos jours. Pour répondre aux besoins d'une communautés d'Oblats plus nombreuse, il réussit, malgré l'étroitesse du sanctuaire, à construire deux autels latéraux en logeant les statues dans la paroi. Puis il reblanchit les murs et vernit bancs et parquet. Enfin pour la sécurité de cette chapelle intérieure, il remplaça par une couverture ininflammable le toit en bardeaux que les flammèches de la cheminée pouvaient consumer en quelques instants.

Il rajeunit aussi l'aspect intérieur de la maison que quinze années d'existence avait quelque peu défraîchi, en repeignant les murs et les plafonds et en vernissant les planchers. Ce travail ne se fit pas dans l'espace d'une saison, mais se poursuivit pendant une période de cinq ans. Enfin voulant joindre l'utile à l'agréable, il fit installer dans les principales salles de l'école l'éclairage au gaz néon.

La rareté des matériaux de construction occasionnée par la guerre, ne lui permit pas d'entreprendre des bâtisses considérables. Cependant, par suite de l'effondrement de l'ancien caveau, l'urgence l'obligea à construire une cave en béton pour emmagasiner sa réserve de légumes. Il y ajouta aussi un bûcher à proximité de la cuisine pour le bois destiné au four et au fourneau. Du côté des garçons, il adossa à l'édifice principal un long appentis pour y installer les bains hygiéniques de chaleur.

La ferme et la basse-cour n'étaient pas oubliées. Après avoir été soigneusement nettoyé et désinfecté, le poulailler abandonné depuis deux ans fut repeuplé d'une nouvelle race de poules le



R.P. GEORGES-MARIE LATOUR, O.M.I.
Principal actuel

8 octobre 1940; puis, dans la suite, de bandes de dindons et de pintades.

Au mois d'avril 1943, le principal fit l'acquisition d'un troupeau de moutons et, quelques mois plus tard, il y ajoutait seize chèvres et un bouc. Ces derniers, payés par le bureau, étaient simplement confiés à la garde de l'école pour être plus tard distribués aux Indiens.

L'éducation des enfants n'était pas négligée. D'après les directives du bureau, de nouvelles méthodes furent inaugurées dans le but de réveiller leur initiative personnelle, d'exciter leur émulation et de leur donner de solides notions techniques.

La musique reçut un renouveau de vitalité. Dans les débuts de l'école, durant une période critique, un commissaire du bureau des Indiens, voyant figurer sur la liste du personnel un maîtresse de musique et de chant, demandait candidement si cela était bien nécessaire et s'il ne valait pas mieux s'en passer. Il oubliait sans doute que la musique adoucit les moeurs. En tout cas, on ne tint pas compte de sa suggestion et, depuis le début jusqu'à nos jours, la musique et le chant furent toujours à l'honneur à l'école Saint-Michel. Le P. Latour s'y intéressa d'une manière toute spéciale et trouva dans son personnel de généreux collaborateurs. Il ressuscita la fanfare, morte depuis de longues années et la fit progresser d'une manière étonnante. Il encouragea aussi la formation d'une "rythm band" d'harmonicas parmi les jeunes filles.

Il donna un essor nouveau au chant, surtout au chant d'église. Les enfants apprirent rapidement le chant grégorien et le rendirent avec une rare précision chaque dimanche aux offices. De plus, suivant le désir de son Supérieur Général, il réussit, avec la collaboration de la Soeur Directrice, à adapter les paroles des cantiques en langue crise à des mélodies mieux appropriées et plus conformes aux directives du saint-siège. La chorale de Saint-Michel les exécuta avec une telle perfection qu'elle mérita de les voir enrégistrer sur des disques phonographiques.

Ayant profondément gravé dans sa mémoire cet axiome: "Mens sana in corpore sano", il fut un grand promoteur des exercices physiques, il encouragea les sports, organisa des équipes de ballon, de balle au camp et de gourets qu'il envoie se mesurer avec les équipes d'alentour, dont ils sont actuellement les champions.

En un mot il maintient l'école dans un haut degré de prospérité. Pour remédier à la rareté du foin naturel, il a semé du foin artificiel et des plantes fourragères. Pour suppléer aux rationnements imposés par la guerre, il a intensifié sa culture des légumes. Pour se procurer des fonds nécessaires à l'entretien de l'école, il a recours à l'élevage du bétail et la culture des champs.

Le 31 décembre 1943 l'école Saint-Michel compte cent quatre

vingt pensionnaires jouissant tous d'une parfaite santé.

Mais nous touchons à l'année jubilaire. Arrêtons là cette nomenclature courte et sèche. Bien que forcément incomplète, elle présage une nouvelle ère de progrès et de prospérité pour ce second demi-siècle qui commence pour elle.

Au principal, nous souhaitons bon courage. "Duc in altum".



CHAPELLE INTERIEURE
de l'Ecole Saint-Michel
1942

CHAPITRE IX

Les Auxiliaires

Qu'on ne s'étonne pas si, jusqu'ici, les louanges n'ont été déversées que sur les principaux; elles leur revenaient de droit puisqu'ils avaient été seuls responsables de l'administration et de la direction de l'établissement. Ce sont eux qui l'ont mené à bon port malgré les récifs et les tempêtes.

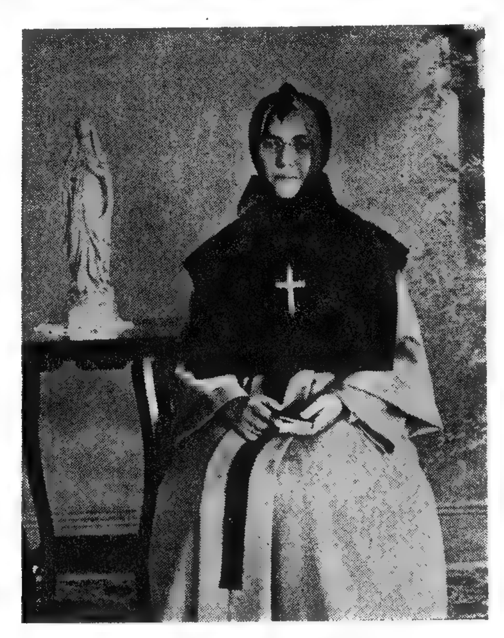
Cependant, que pourrait faire le meilleur des capitaines pour atteindre son but et sauver la cargaison du navire quand il n'est pas aidé par un équipage choisi et habitué à tous les secrets de la manoeuvre et à tous les rouages de la machinerie? Il lui faut un personnel nombreux: un lieutenant qui puisse le remplacer au besoin, un commissaire pour l'approvisionnement, un mécanicien pour l'entretien des machines, un médecin, des matelots, des chauffeurs chargés de fournir la vapeur pour la marche régulière du navire. Si au milieu de la traversée, l'un ou l'autre de ces services importants venait à manquer, le capitaine se verrait, malgré sa compétence, acculé à l'inaction ou au désastre.

Sans vouloir pousser trop loin la comparaison, il faut reconnaitre que le principal d'une école ne pourrait pas faire grand' chose à moins d'être secondé par le dévouement d'un personnel intéressé et dévoué, prêt à exécuter ses moindres ordres et à prévenir ses plus chers désirs. Il lui faut un assistant rompu aux délicats rouages de l'administration et capable de le remplacer pendant ses absences et de l'aider en tout temps. Il lui faut un habile mécanicien pour veiller au bon fonctionnement des diverses machines et pour les réparer en cas d'avaries. Il lui faut un fermier instructeur pour assurer le bond rendement de la ferme et enseigner aux enfants qui lui sont adjoints le moyen d'y contribuer. Enfin que pourrait-il faire sans ces maitres et maitresses chargés de la formation religieuse, intellectuelle et technique des pupilles qui lui sont confiés par les parents et l'Etat? C'est pour cela qu'ils ont tous droit au respect et à la reconnaissance, quelles que soient les humbles fonctions qu'ils remplissent.

Toutefois, qu'il nous soit permis de classer dans une catégorie à part les membres de la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée, Pères, Frères Scolastiques et Frères Convers, envoyés par leur supérieur à l'aide du principal de l'école Saint-Michel. Les uns occupèrent des postes importants où ils ont laissé leur marque; d'autres n'eurent que d'humbles occupations et restent presque oubliés. Les uns vécurent à Saint-Michel assez longtemps pour pouvoir jouir du fruit de leurs efforts; d'autres ne firent

que passer en accomplissant un travail pénible et ingrat dont ils devinaient à peine l'utilité; d'autres enfin, avant d'avoir pu faire valoir la somme de leurs talents, sont morts à la tâche, emportant dans la tombe les regrets, non seulement du personnel et les élèves, mais aussi des officiers du bureau des Indiens qui, les ayant vus à l'oeuvre, avaient su les apprécier à leur juste valeur. Leur Congrégation leur sera reconnaissante pour ce qu'ils ont fait pour une oeuvre qui lui est si chère et Dieu les récompensera pour ce travail qu'ils n'ont entrepris que pour Sa gloire et le salut des âmes.

A la place d'honneur parmi les dévoués auxiliaires du principal de l'école Saint-Michel, nous devons placer les Religieuses de la Présentation de Marie et leurs Directrices; sans elles l'oeuvre eut été vouée à un lamentable échec, sinon à une perte irréparable. En effet, pour arriver à toute fin pratique, il fallait que l'instruction ménagère des jeunes filles fit pendant à l'enseignement agricole des garçons. Il ne suffisait pas de former de bons cultivateurs chrétiens pour peupler les réserves; il fallait aussi qu'on put y trouver, non pas des femmes savantes, mais de sages maîtresses de maison, de bonnes mères de familles dont



Une ancienne élève
SOEUR GREYEYES
Congrégation des Soeurs Grises de Montréal

chacune put mériter l'éloge de la Femme Forte des Saints Livres. "Le coeur de son mari mets sa confiance en elle et il ne manquera pas d'y trouver son avantage. Elle va chercher de la laine et y emploie l'adresse de ses mains. Elle examine un champ: elle ceint ses reins et déploie la vigueur de ses bras. Elle ne craindra pour sa maisonnée ni le froid ni la neige, car tous ont double vêtement. Elle s'est fait des coussins de tresse; elle a tissé une pièce d'étoffe et l'a vendue. Elle a aussi vendue une ceinture brodée à un Cananéen. Elle examine les recoins de sa maison et ne mange pas son pain das l'oisiveté."

Tel est le prototype que les Religieuses de Duck Lake ont voulu modeler dans chacune de leurs jeunes filles. Elles ont commencé par leur enseigner à maintenir une propreté immaculée dans les corridors, les classes et les chambres, afin que plus tard elles songent à examiner et nettoyer les moindres recoins de leur propres logis. Ensuite on les exerce dans la buanderie



Une ancienne élève
SOEUR St-GEORGE
Couvent des Servantes de Jésus et Marie à Hull

au lavage et repassage du linge. On leur apprend à cuire des mets variés et à faire le pain et la pâtisserie. Elles apprennent la couture, le racommodage, le reprisage, le tricotage et la confection des habits, afin qu'elles puissent exercer l'adresse de leurs mains. On y joint un peu de jardinage pour leur permettre de déployer la vigueur de leurs bras. On va même jusqu'à leur enseigner le tissage, la broderie et le perlage, afin qu'elles aussi aient à vendre quelques pièces de catalogne, quelques ceintures brodées de perles ou quelques coussins en tresse. Munies de toutes ces industries variées, elles n'auront pas d'excuse plus tard de manger leur pain dans l'oisiveté.

Mais les bonnes religieuses ne jugeront pas leur tâche achevée avant d'avoir inculqué dans l'âme de leurs jeunes filles des habitudès de diligence, d'ordre, de politesse, de savoir faire et surtout de solide piété, car, continue l'Ecriture, "l'élégance est trompeuse, et vaine est la beauté; mais seule la femme qui craint Dieu doit être digne de louange."

Toutefois tout le savoir faire, tout le bon vouloir ne serviraient de rien ni aux jeunes gens ni aux jeunes filles, si leur santé venait à décliner et les forces physiques à s'user prématurément. Aussi quel soin ne prend-on pas à Saint-Michel pour former une jeunesse saine et agile, solide et vigoureuse? Trois soeurs ont pris soin, tour à tour, de la santé des élèves. Elles ont montré dans l'exercice de leur fonction d'infirmières un tel dévouement, une telle science et une telle habileté qu'elles ont mérité les plus grands éloges de tous les médecins. Que de plaies rebutantes ne durent-elles pas soigner surtout au début de l'oeuvre! De quelle sollicitude n'ont-elles pas entouré tant de petits malades qui s'en allaient à grands pas vers le beau ciel du bon Dieu! Quelle énergie ne durent-elles pas déployer pour arracher à la mort et rendre à la santé tant d'autres qui, dans la suite, purent envisager l'avenir sans la moindre appréhension!

Comme à leur infirmerie était joint un dispensaire à l'usage des réserves voisines, leur apostolat social s'étendait fort loin et devenait un facteur important pour le maintien de l'hygiène et de la salubrité publique, première condition pour la création de foyers sains et heureux.

Ces lignes ne donnent qu'un maigre aperçu et qu'une bien faible idée de ce que fut dans le passé, et sera dans l'avenir, l'oeuvre apostolique entreprise à Saint-Michel, depuis quarante et un ans, par les Soeurs de la Présentation; mais elles sont déjà bien suffisantes pour arracher du coeur de tous les anciens élèves les plus vifs sentiments de reconnaissance envers ces inlassables bienfaitrices.

CHAPITRE X

Le Bilan d'un demi-siècle d'efforts

Après avoir, pendant cinquante années de labeur, élevé près d'un millier d'enfants, (exactement 454 garçons et 480 filles,) l'école Saint-Michel doit-elle prétendre à un incomparable succès ou bien se résigner à déclarer une lamentable faillite?

Comme toutes les oeuvres humaines, elle a eu des lacunes à combler et d'inévitables erreurs à corriger; elle doit avouer humblement que tous ses élèves n'ont pas répondu à son espoir, que quelques-uns même l'ont fait rougir par leur ingratitude et leur lâcheté. Cependant, malgré ces déchets, il lui reste encore assez de magnifiques diamants pour orner sa couronne d'or en ce jour de fête. Elle peut se flater, somme toute, d'un succès hors de pair dans l'oeuvre civilisatrice qui lui a été assignée. Vous tous qu'elle a choyés dès l'aube de votre vie, ne rougissez pas de votre "Alma Mater"; soyez-en fiers.

En 1894, quand elle ouvrait ses portes, les troupeaux de bisons avaient disparu depuis quinze ans. Cette disparition brusque et complète avait jeté le désarroi dans la vie des Indiens. Ce fut le prélude d'une série de calamités qui décimèrent la race robuste et saine des chasseurs de la Plaine: la famine, la maladie, le dénuement, fauchèrent à grands coups dans leurs rangs. La tuberculose, fille de la misère, faisait son apparition et se répandait dans les réserves avec une rapidité incroyable. La mortalité enfantine de son côté faisait d'incalculables victimes. L'abus des boissons fortes intoxiquait des familles entières qui devenaient la proie facile des épidémies fréquentes. Par suite, il ne restait plus en 1896 que 260 Indiens dans les réserves de Beardy, d'Okeemasis et d'One-Arrow. Sur les autres réserves le dépeuplement ne se faisait pas à moindre allure. Même à l'école Saint-Michel où tant de soins étaient prodigués aux enfants, la mortalité atteignait des proportions alarmantes jusqu'au commencement de ce siècle.

Cependant, à la suite de la sortie en nombre des premiers élèves, sains et vigoureux, bien armés contre le mal par des habitudes d'hygiène, de propreté et de sobriété, l'on commença à enrégistrer un accroissement de population, bien insignifiant d'abord, mais accélérant rapidement sa progression.

Aujourd'hui, après avoir été pendant cinquante ans sous l'égide de l'école Saint-Michel, la population des trois réserves environnantes a atteint le chiffre de 434 âmes et je ne doute pas

que l'influence de cette école ait contribué sur les réserves plus éloignées à produire un effet équivalent, puissant démenti à tous ces prophètes de malheur qui proclamaient déjà la disparition prochaine et inévitable des anciennes races du pays.

Le gouvernement du Canada a tout lieu de se réjouir des résultats obtenus à l'école Saint-Michel par les pupilles qu'il lui avait confiés. Ils sont devenus de loyaux citoyens, respectueux de l'autorité et soumis aux lois et aux règlements qu'elle leur impose.

Bien que de droit, ils ne fussent pas atteints par la loi de conscription, ils ont su répondre à l'appel aux armes comme engagés volontaires. Durant la guerre de 1914, plusieurs d'entre eux s'étaient enrôlés et avaient guerroyé outre-mer. Mais dans la guerre actuelle, cinquante-trois des anciens élèves dont plus de la moitié sortaient de la réserve du Lac-Maskeg et un quart de Duck-Lake, sont entrés dans l'armée active comme engagés volontaires. Un d'eux a déjà versé son sang pour la patrie. Plusieurs de ceux qui pour une raison ou pour une autre n'ont pu être acceptés se sont inscrits dans le bataillon de réserve de Prince-Albert. Quelle autre école est capable de fournir un tel exemple de patriotisme?

Au point de vue religieux l'influence de l'école Saint-Michel fut énorme. Ses anciens élèves solidement instruits, imbus profondément de principes religieux et d'une solide piété et mariés chrétiennement au sortir de l'école, se répandirent dans toutes les directions et formèrent des noyaux solides dans chaque réserve et ainsi réussirent à résister à l'ambiance protestante ou païenne et même à exercer plus loin encore leur influence salutaire.

C'est ainsi que les groupements de Maskeg-Lake, Mistawasis et Sandy-Lake se maintinrent et progressèrent malgré l'hostilité manifeste. Lorsqu'à la fin de janvier 1877, le P. André visita ces belles réserves pour la première fois, il les mit sous la protection de Notre-Dame du Sacré-Coeur "afin, disait-il, d'attirer par cette douce Mère de notre Sauveur et le Coeur de notre Divin Jésus les grâces et les bénédictions de Dieu sur les Indiens qui sont en si grand nombre dans cette contrée et dont les uns sont profondément ensevelis dans les ténèbres du paganisme et les autres dans les pièges de l'hérésie." Grâce à cette double dévotion au Sacré-Coeur et à Marie, si solidement ancrée dans leurs coeurs pendant leurs années de séjour à Duck-Lake, ils ont réussi à triompher du paganisme et à résister victorieusement à l'ambiance protestante. Comme ce sont eux qui, les premiers, ont eut le courage de quitter leurs familles pour venir chercher une éducation chrétienne à l'école Saint-Michel, ce sont eux aussi qui ont reçu du Sacré-Coeur la plus riche des récompenses et le plus grand honneur, celui de fournir la première vocation reli-

gieuse de l'école, lorsque le 10 janvier 1920, Hélène Greyeyes entra au noviciat des Soeurs Grises. D'autres ont suivi ou suivront son exemple.

A l'époque où l'école de Duck-Lake ouvrait ses portes, la chrétienté de Maskeg et Mistawasis était déjà florissante grâce au zèle des missionnaires qui s'y étaient succédés. Il n'en était pas de même dans les réserves de Beardy et d'One-Arrow.

Les statistiques nous disent qu'en 1896 on y trouvait encore 165 infidèles et une dizaine de protestants. L'Eglise catholique n'avait que 97 néophytes en tout et, dans ce nombre, à peine une vingtaine conaissaient les plus élémentaires des prières. Mais l'influence salutaire de l'école s'y fit vite sentir, tellement que, en 1922, il restait seulement 18 païens. En 1927, la conversion d'un vieux sorcier et de sa femme détermina la vieille garde du paganisme à suivre son initiative. L'unique famille protestante ne pouvant résister à l'ambiance du milieu commença à confier es enfants à Saint-Michel et à leur exemple, tous les membres firent leur soumission à l'Eglise catholique, le 14 juin 1931. Comme résultat final, aujourd'hui les 434 Indiens de Duck-Lake sont autant de catholiques.

Tout cela s'accomplit tout doucement, sans secousses, sans charges à fond de train, sans tracasseries ou reproches amers, mais grâce aux bons exemples et aux sages conseils des anciens élèves qui faisaient en cela de l'Action Catholique sans en connaître la définition.

Ce qu'ils ont accompli à Duck-Lake, ils l'essayèrent ailleurs, et grâce à leurs relations de parenté, d'amitié ou d'affaires, ils ont réussi à implanter le catholicisme là où le prêtre n'avait pu prendre pied.

En 1877, dans un premier voyage à la prairie avec les Indiens de Beardy encore tous païens, le P. André écrivait ces phrases quasi-prophétiques: "A mon retour je vous raconterai des particularité remarquables qui ont trait à ces Indiens. Vous admirerez la protection de Dieu sur ce peuple et aussi celle de la sainte Vierge qui a apparu à l'un d'eux dans des circonstances extraordinaires lui disant son nom qu'il n'avait jamais entendu auparavant. Vraiment Dieu a des desseins de miséricorde sur eux. Priez le Sacré-Coeur de Jésus; ils seront sa conquête admirable. L'homme n'est rien ici; c'est l'oeuvre de Dieu."

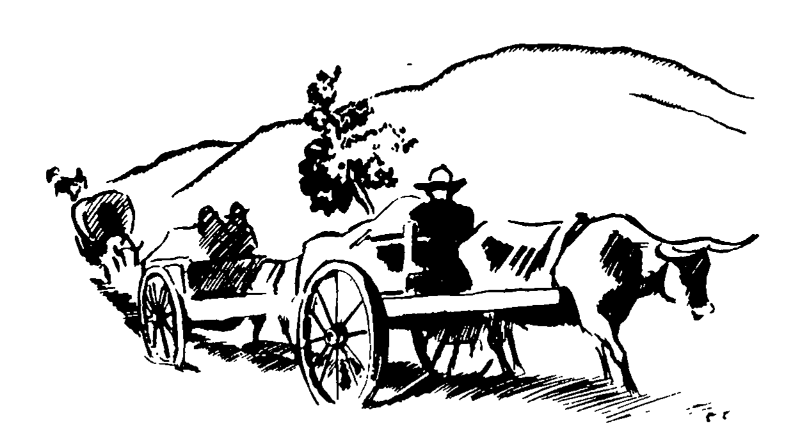
Ceux qui connaissent la dévotion des élèves de Duck-Lake au Sacré-Coeur depuis l'origine de l'école n'auront pas de peine à reconnaître sa miséricordieuse intervention dans la conversion de cette tribu toute entière. Ceux qui ont pu être témoins de leur amour et de leur confiance envers Notre-Dame de Saint-

Laurent ne s'étonneront pas de la protection maternelle qu'elle leur a toujours accordée.

Saint-Michel en effet est devenu le chef-lieu de son pèlerinage et le centre de ralliement d'où les pèlerins de race indienne partent à pied et en silence jusqu'à la grotte. Le principal est de droit l'organisateur du pèlerinage et le gardien du sanctuaire; il n'épargne ni son temps ni sa peine pour contribuer au triomphe de Marie. Les anciens élèves, habitués dès l'école à s'y rendre pieusement, se sont constitués les apôtres et les propagateurs de la dévotion à Notre-Dame de Saint-Laurent; ils y reviennent chaque année entraînant à leur suite de nouveaux clients. Que de faveurs insignes et de grâces de conversions n'ont-ils pas procurées à ces pauvres Indiens qu'ils avaient réussi à amener aux pieds de la Madone? Dieu en soit béni!

S'étonnera-t-on ensuite de voir la bonne Mère embrasser d'un amour de prédilection l'école Saint-Michel. Remercions-la aujourd'hui de cette protection continuelle pendant cinquante années et supplions-la de veiller su. ses besoins pressants pendant les années à venir qui s'annocent sombres et incertaines.

BENI SOIT JESUS-CHRIST ET MARIE IMMACULEE



Appendice

PERSONNEL RELIGIEUX DE L'ECOLE SAINT-MICHEL

Missionnaires Oblats de Marie Immaculée

PRINCIPAUX

1°	Melasippe PAQUETTE	1894 - 1903
2°	Ovide CHARLEBOIS	1903 - 1910
3°	Victorin GABILLON	1910 - 1911
4°	Henri DELMAS	1911 - 1939
5°	Georges-Marie LATOUR	1939 - 1944

AUTRES OBLATS de M. I.

Prêtres

Auguste Lecorre	1907
Achille Auclair	1910
Joanny Poulenard	1917
Emile Pascal	1924
Jules Le Chevallier	1925
Gérard Labonté	1941
Théodore Roussel	1942
Léo Couture	1943

Frères Scolastiques

Arthur Lajeunesse	1904
Alfred Demers	1905
Fernand Dagenais	1909
John Perry	1911

Frères Convers

Victor Marcilly
Célestin Guillet
Joseph Lacroix
Edouard Courbis
Paul Pioget
F. Hoschenbach
Fabien Labelle
John Morkin
Antoine Kacl
Guillaume Prévost

Religieuses Fidèles Compagnes de Jésus

DIRECTRICES

1°	Mère Gertrude BUND	1895 - 1898
2°	Mère Catherine KENT	1898 - 1903

AUTRES RELIGIEUSES

Mère Josephine
Mère Elizabeth
Soeur M. Agnès
Soeur M. Berchmans
Soeur M. Françoise McAvoy
Soeur M. Hélène Holland
Soeur M. Madeleine

Religieuses de la Présentation de Marie

DIRECTRICES

1°	Soeur M. St-Basile	1903 - 1914
2e	Soeur M. de Lorette (1)	1914 - 1920
3°	Soeur M. de la Croix	1920 - 1923
4°	Soeur M. de Lorette (2)	1923 - 1930
5°	Soeur M. St-Boniface	1930 - 1936
6°	Soeur Joseph-Marie	1936 - 1939
7°	Soeur M. St-Casimir	1939 - 1942
8°	Soeur M. Ste-Bibiane	1942 - 1944

FONDATRICES

Soeur M. St-Basile, supérieure
Soeur Rose de Marie
Soeur M. de la Trinité
Soeur M. Ste-Emérencie
Soeur M. de la Croix
Soeur M. Ste-Marthe
Soeur M. St-Hyacinthe
Soeur Marie-Bernardine
Soeur Marie-Véronique
Soeur Marie-Valérie
Soeur Marie-Isidora
Soeur Marie-Honorée

PREMIERS ELEVES

1.	Georges Greyeyes (Sandy-Lake)	16 ans
2.	Louis Arcan (Maskeg-Lake)	13 ans
3.	Edward Lafond (Maskeg-Lake)	11 ans
4.	Zotique Kakikiyas (Maskeg-Lake)	11 ans
5.	Alexis Kakikiyas (Maskeg-Lake)	8 ans
6.	Jérémie Lafond (Maskeg-Lake)	6 ans
7.	Jérôme Manitokan (Maskeg-Lake)	17 ans
01.	Sarah Arcan (Maskeg-Lake)	14 ans
02.	Eliéonore Peters (Mistawasis)	14 ans
03.	Pauline Sutherland (Duck-Lake)	11 ans
04.	Magd. Greyeyes (Sandy-Lake)	9 ans
05.	Ida Neeancemis (Maskeg-Lake)	9 ans
06.	Magdel. Arcan (Maskeg-Lake)	8 ans
07.	Rosalie Arcan (Maskeg-Lake)	7 ans
08.	Isabelle Ledoux (Mistawasis)	10 ans
09.	Caroline Greyeyes (Sandy-Lake)	6 ans
010.	Caroline Atchétam (Maskeg-Lake)	6 ans
011.	Rosalie Lafond (Maskeg-Lake)	7 ans
012.	Célina Arcan (Maskeg-Lake)	6 ans
013.	Nancy Sapwabattew (Okimasis)	7 ans

TABLEAU D'HONNEUR

ANCIENS ELEVES
de l'Ecole Saint-Michel de Duck Lake
Engagés Volontaires dans le Service Actif
du Corps Expéditionnare Canadien

MASKEG-LAKE

Arcan, Albert
Arcan, Clément
Arcan, François-X.
Arcan, Joseph-Thomas
Arcan, Joseph
Arcan, Maurice
Greyeyes, Esther. C.W.A C.
Greyeyes, Flora, R.C.A.F.
Greyeyes, Gertrude. C.W.A C.
Greyeyes, Josephine, C.W.A C.
Greyeyes, Mary, C.W.A.C.
Greyeyes, Stanley
Greyeyes, William-C.
Greyeyes, William-Richard
Lafond, Albert
Lafond, Béatrice, C.W A C.
Ledoux, Vincent
Okeemasis, Jos. (mort en Italie)
Sanderson, Will.-Victor
Tawpisim, Alex.
Venne, Emile, Cpl.
Venne, Harry

SLED-LAKE

Mirasty, Geordie

DUCK-LAKE

Baldhead, Angus
Bighead, Johnie
Eyahpaise. Stanley
Gardypie, Harvey
Gardypie, Peter
Gardypie, Ronald
Okeemaysim, Arthur
Seeseequasis, Geordie
Spence, Billy
Spence, Ernest
Sutherland, Albert
Thomas. Charlie, Lcpl.

MISTAWASIS

Daniels, Victor
Duquette, Camille
Sand, Louis
Watson, Louis

ONE-ARROW

Baldhead, Jim Luke
Baldhead, René
Laroque, Jean-Baptiste

STURGEON-LAKE

Daniels, Willie
Longjohn, Jacob

REFORMES HONORABLEMENT

Blackman, Norman

MASKEG-LAKE

Arcan, Georges
Arcan, Gregory
Arcan, Louis
Greyeyes, Joseph
Longneck, Felix
Sanderson, Fr.-X.

ONE-ARROW-

Napope. Albert

DUCK-LAKE

Arcan, Paul
Cameron, Lawrence
Gamble, Ambrose
Gamble, Francis
Gamble, Norbert
Gamble, Vital
Baldhead, Philippe

CANTATE JUBILAIRE

Nanikamutan kakiyaw
Wawatch nanaskumotan
Oma kisikaw Manito
Ka osittamakoyak

\- 1 -

Tipiskamomagan kayas
kakipakitimakik
Sisib sakahiganik
Anotch ekwa tatto askiy
Niyananomitano

\- 2 -

Kakike wi kiskisitan
Kiskinohamatuwin
Nikan ka ki tipeyittak
Sisib sakahiganik
Eyamihewiyiniwit
Pèr Paquette ka ki itit

\- 3 -

Pèr Charlebois ka ki itit
Asitchi kiskisitan
Yaskutch ki miyopamittaw
Kiskinohamatuwin
Iyiniwa etassiyit
Mistahe e sakihat

\- 4 -

Pèr Delmas tapiskotch anotcl
E ki nakatekoyak
Espitchi kisewatesit
Keyapitch mawikataw
Ki sakihew iyiniwa
Kisik e abatchihat

\- 5 -

Kispin ayamihamagan
Oma'ni kit askinow
Ayamihewiyiniwok
Ntaka e ki totakik
Anotch oma ka kisikak
K'o nanaskomayakik

Jules CALAIS, O.M I



Imprimerie La Survivance Ltée
Edmonton, Alta.